

LES FEMMES ILLUSTRES.

GALERIE NATIONALE.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

Marie-Thérèse-Louise de Savoie Carignan naquit à Turin le 8 septembre 1749.

Élevée par sa mère, femme d'un mérite éminent, elle reçut de bonne heure les principes de vertu dont elle avait déjà le germe dans le cœur. Lorsqu'elle fut parvenue à l'âge où l'on marie les princesses, sa main fut destinée au prince de Lamballe, fils du duc de Penthièvre; le prince n'avait qu'une année de plus qu'elle.

L'alliance une fois résolue, une circonstance qui mérite d'être rapportée en marque les préliminaires.

Au premier repas que fit la princesse sur la terre de France, elle fut servie par les gentilshommes et les pages de son futur époux. Chacun admirait dans la nouvelle maîtresse qu'il allait avoir, l'éclat et la blancheur de son teint, ses grands yeux bleus à fleur de tête qui respiraient une mélancolique bonté, et sa blonde chevelure devenue plus tard en France d'une beauté proverbiale. Parmi les pages, il en était un surtout qui s'empressait plus que les autres auprès de la princesse, et au milieu du respect qu'il lui témoignait, jetait sur elle des regards où se peignait l'intérêt le plus tendre. Étonnée, la princesse suivit d'un œil scrutateur le page mystérieux; celui-ci, embarrassé, allait se retirer et disparaître dans la foule, lorsque l'interpellant, elle lui dit tout bas avec un gracieux sourire : « Est-ce donc l'usage en France que les maris servent leurs

femmes à table au lieu de manger avec elles ? »

La princesse venait de jeter les yeux sur le portrait du prince de Lamballe, qu'elle portait en bracelet, et malgré son déguisement elle l'avait reconnu. En effet, ne pouvant s'astreindre aux règles de l'étiquette qui différerait son entrevue avec sa future, il avait usé de ce stratagème pour la voir plus tôt. Le prince ne cacha plus ni son rang, ni l'admiration que lui inspirait sa femme, et cette fois l'étiquette des cours céda à ce premier moment d'affection.

Mais ce mariage, contracté sous de si tendres auspices, fut loin d'être heureux. La princesse ne tarda pas à éprouver l'inconstance, puis l'abandon de son époux. Bientôt, par suite de son inconduite, le prince mourut à vingt ans.

La jeune veuve abandonna la cour et alla cacher dans la retraite les larmes que lui arrachait sa triste destinée. Elle fut rappelée par les ordres du roi Louis XV, à l'occasion du mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche.

La jeune Dauphine et madame de Lamballe éprouvèrent bientôt l'une pour l'autre une amitié des plus vives. Elles se voyaient souvent dans l'intimité lorsque, lassées des fêtes et du bruit, elles cherchaient ces heures où il est permis aux princesses de penser et d'aimer, et l'affec-

tion de la Dauphine parvint à combler le vide que la mort avait laissé dans le cœur de madame de Lamballe, qui voua à son auguste amie un de ces attachements purs et désintéressés qui remplissent toute la vie d'une femme.

En 1774, la jeune Dauphine étant devenue reine de France, son premier soin fut de nommer la princesse de Lamballe surintendante de sa maison. Heureuse de cette marque de confiance et d'affection, madame de Lamballe y vit l'occasion de faire bénir la reine pour les bienfaits qu'elle pouvait répandre en son nom. Telle fut en effet la douce tâche qu'elle sut accomplir.

De belles et riantes années se passèrent ainsi entre l'amitié et la bienfaisance. Mais les femmes qui entouraient la jeune reine n'avaient pu voir sans envie son affection pour madame de Lamballe. Des intrigues misérables essayèrent de troubler la bonne harmonie qui existait entre elles : madame de Lamballe, blessée dans son amitié, attaquée dans sa position, se refusa à lutter contre ses ennemis ; craignant de devenir à la cour un sujet de désordre, elle s'exila volontairement, et regagna pour la seconde fois sa retraite, avec le souvenir du bien qu'elle avait fait, et de l'affection dont elle donnait en ce moment une preuve à la reine.

Cependant, les premiers germes de la révolution se manifestèrent à Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre 1791, où la reine fut si exposée. A cette nouvelle, madame de Lamballe se mit en route pour se rendre auprès de Sa Majesté ; mais elle fut arrêtée par la reine elle-même, instruite de sa démarche et touchée de cette preuve de courageux dévouement. Marie-Antoinette, qui commençait déjà à s'alarmer de sa position, chargeait la princesse d'une mission secrète pour la cour d'Angleterre. La princesse y fut reçue avec tous les hommages ; mais insensible à ces marques de sympathie, elle employa son crédit, ses

démarches pour organiser à l'étranger la fuite de la famille royale, et le jour où celle-ci partait de Paris pour se rendre à Montmédy, la princesse de Lamballe quittait l'Angleterre pour se réunir à la reine ; mais à peine eut-elle touché la terre de France qu'elle apprit l'arrestation du roi et de sa famille à Varennes. Ses amis voulurent en vain la ramener en Angleterre en lui montrant combien de périls elle allait affronter, mais la princesse leur répondit : « J'ai partagé les honneurs de la reine de France au temps de sa puissance ; au temps de son malheur je dois partager ses dangers. J'ai recueilli ses faveurs quand elle était heureuse, je dois recueillir ses larmes pendant son infortune. »

Elle partit pour Paris, et fut reçue aux Tuileries, devenues en effet une prison. Ses consolations, ses tendres soins, son dévouement de toutes les heures adoucirent les derniers moments que la reine passa dans ce palais. C'est alors qu'on offrit à madame de Lamballe les moyens de quitter la France ; la reine elle-même la supplia de fuir ; elle refusa, déclarant qu'elle partagerait le sort de la famille royale.

En effet, au 10 août, elle fit partie du triste cortège qui accompagna Louis XVI à l'Assemblée, de là elle suivit la reine aux Feuillants, où se passa cette nuit terrible, dans laquelle des cris de mort ne cessèrent de retentir autour de cette demeure. La princesse ne se coucha pas cette nuit, et se tenant à la porte de la chambre de Marie-Antoinette, elle dit aux personnes qui l'entouraient : « Si les assassins pénètrent ici, vous leur direz que je suis la reine. »

Lorsqu'on voulut emmener la famille royale au Temple, la princesse, au nom de sa parenté, demanda à partager le même sort et la même prison. On se rendit à ses motifs ; elle ne fut pas séparée de la reine. Mais quelques jours après, le 19 août à minuit, on vint la réveiller et on lui ordonna de descendre à la geôle, où l'atten-

daît un commissaire de la Commune. La princesse demanda le motif de cette mesure. On se borna à lui répondre qu'on avait ordre de la conduire à l'hôtel de ville pour subir un interrogatoire.

La princesse comparut devant les commissaires des sections. Manuel, procureur de la Commune, était tout dévoué à la reine, il lui avait juré de veiller sur la princesse. Pour mieux jouer son rôle, il feignit une grande rigidité dans son interrogatoire, et afin de pouvoir renvoyer la princesse au Temple, faute de preuves, il ordonna de la fouiller, ne pensant pas que dans sa situation elle eût commis l'imprudence de cacher sur elle des papiers compromettants; mais il arriva tout le contraire. Après avoir fouillé dans ses poches, où l'on ne trouva rien, on lui ôta son bonnet, et l'on découvrit, attachées dans l'intérieur avec des épingles, trois lettres: une qui lui avait été adressée en Angleterre par Marie-Antoinette, une du prince de Conti, une troisième en chiffres. Tout était suspect alors. La lettre en chiffres que la princesse ne put expliquer excita l'irritation des membres de la Commune, et les deux autres lettres contenant la désapprobation de ce qui se passait en France, rendirent la dernière plus coupable aux yeux des commissaires. Manuel désolé n'en délibéra pas moins avec ses collègues sur le sort de l'infortunée princesse. Quand celle-ci entendit la résolution de la séparer de la reine, elle invoqua de nouveau sa parenté, qui lui donnait le droit d'être confondue dans la même prison; mais les membres de la Commune voyaient des intentions coupables dans cette réunion. On lui laissa le choix entre la Force et la Salpêtrière. Au nom de cette dernière prison, où l'on renfermait les femmes perdues, la princesse ne put retenir un mouvement de dégoût, et dit qu'elle préférait la prison de la Force.

M^{me} de Lamballe partit accompagnée d'un des membres de la Commune. Voici le

texte de son écrou que nous avons relevé sur le registre même de la *Petite Force*. Il est à la date du 19 août 1792. Madame de Lamballe était la septième prisonnière.

« Marie-Thérèse-Louise DE SAVOIE de Bourbon-Lamballe.

» De l'ordre des citoyens Pétion, maire, et des commissaires des quarante-huit sections.

» Toutes sept conduites dans cette prison par arrêté du Conseil général des citoyens commissaires des quarante-huit sections: ordonné en outre qu'elles seront en état d'arrestation, et renfermées séparément. »

A la colonne des sorties le registre porte ces mots: « Conduite le 3 septembre 1792 au grand Hôtel de la Force. »

Dans ces deux lignes est tout le drame atroce de la mort de la victime.

Jusqu'à cette époque la princesse resta sans nouvelles de la reine avec l'incertitude de son propre sort. Sa femme de chambre, prisonnière volontaire, s'était rendue auprès d'elle.

Le 2 septembre, un bruit inaccoutumé s'était fait entendre dans l'après-midi, à la Petite Force. On allait, on venait précipitamment, et le cri aigre des verrous parvenait jusqu'à la captive, dont la prison, située au premier étage sur la rue, se composait de deux pièces n'ayant qu'une seule porte à guichet. Indifférente à ce qui se passait autour d'elle, la princesse se tenait dans la pièce du fond; mais la femme de chambre aux aguets collait son oreille contre la porte d'entrée et cherchait à savoir ce qui se passait. Elle ne tarda pas à comprendre à quelques mots que c'étaient les prisonnières mesdames de Tourzel, de Saint-Brice et autres qu'on venait de mettre en liberté. La femme de chambre accourut toute joyeuse vers sa maîtresse lui donner cette nouvelle. La princesse espéra qu'elle aussi allait recouvrer sa liberté, et ces deux femmes retenant jusqu'à leur souffle pour entendre venir leurs libéra-

teurs, attendaient dans la plus vive anxiété. Mais un silence de mort avait succédé à ce tumulte. Les heures s'écoulaient, la nuit était venue et personne ne paraissait. Tout à coup la serrure grinça doucement, la porte s'ouvrit; à la lueur d'une lanterne sourde elles aperçurent une femme qui leur remit un billet cacheté, referma la porte et disparut. Ce billet contenait ces mots : « Tenez-vous renfermée dans votre chambre et n'en descendez point. » La princesse, loin d'être rassurée par ce billet, se sentit glacée d'épouvante : on entendait au loin des cris et parfois comme des gémissements.

Ces cris et ces gémissements venaient de la rue des Ballets, située devant le guichet de la Grande Force, dans laquelle le peuple procédait au massacre des prisonniers. Ces massacres avaient commencé à l'entrée de la nuit. Avant ce moment la Commune avait envoyé à cette prison les commissaires Duval, Dertains et Truchon, afin de protéger contre le peuple les détenus pour dettes, pour mois de nourrice et pour causes civiles, et d'installer le tribunal qui devait juger les détenus politiques. Manuel leur avait inspiré l'idée de faire mettre en liberté toutes les femmes détenues à la Petite Force. C'est ce qu'ils avaient fait, excepté pour madame de Lamballe. Or, les commissaires oublièrent-ils cette dernière; n'osèrent-ils la mettre en liberté, ou la laissèrent-ils exprès comme une proie aux massacreurs? c'est un point que l'histoire n'a pu éclaircir.

Quoi qu'il en soit, à la nouvelle des massacres de la Force, le duc de Penthievre, beau-père de madame de Lamballe, vieillard que ses vertus privées avait garanti de tous les orages révolutionnaires, était resté à Paris, paisible possesseur de sa fortune, qui appartenait aux pauvres. Lui, Manuel et madame de Lowendal s'étaient réunis pour combiner les chances de salut de madame de Lamballe. La première était qu'elle fût oubliée dans sa prison, et c'est

dans cette espérance que Manuel avait écrit le billet. La seconde, qu'elle fût acquittée par le terrible tribunal. La troisième, qu'elle fût sauvée des mains des massacreurs si elle arrivait jusqu'à eux.

Pour cette troisième chance, le duc de Penthievre rassembla tous ses valets de pied, les fit déguiser en massacreurs, et ils se rendirent à la Force, où à un signal convenu ils devaient sauver la princesse. Madame de Lowendal elle-même, avec un courage et une énergie que donne l'amitié seule, devait se mettre à la tête de ses propres domestiques, déguisée en femme du peuple, et seconder le mouvement.

Tout cela se passait dans la nuit du 2 au 3 septembre, pendant laquelle les massacreurs accomplissaient leur terrible besogne. Le matin, de trois à quatre heures, un homme, nommé le grand Nicolas, entra dans la chambre de la princesse et lui dit qu'il venait la chercher pour la conduire à l'Abbaye.

« Prison pour prison, j'aime mieux celle-ci, » répondit la princesse, voulant suivre l'avis de Manuel, et elle refusa de sortir. Mais vers les onze heures, le grand Nicolas se présenta de nouveau, et cette fois escorté de plusieurs hommes. Il lui donna l'ordre de descendre parler aux commissaires. Celle-ci demanda, pour faire sa toilette, quelques instants qui lui furent accordés. Elle revêtit une robe blanche et suivit sans défiance le grand Nicolas à travers les cours de la Grande Force. Vers la dernière, elle entendit distinctement les cris des bourreaux et des victimes, et aperçut plusieurs hommes couverts de sang qui brandissaient leurs armes. Ce spectacle faillit la faire trouver mal; au même instant, plusieurs hommes armés la saisirent et l'entraînèrent au greffe où siégeait le tribunal des massacreurs. Il était en ce moment présidé par Hébert, dit le père Duchêne; à ses côtés siégeait Lhuillier, Lecormeuse et Danget, commissaires de la Commune;

Ceyrac était l'accusateur public ; Fieffé , greffier de la Force, avait conservé ses fonctions. L'interrogatoire qu'on fit subir à la princesse se borna à constater son identité. Elle répondit d'une voix éteinte aux questions qui lui furent adressées, lançant malgré elle des regards de terreur sur les visages féroces qui l'entouraient, et dont l'impassibilité redoublait son effroi. Mais à cette injonction de prêter serment au nouveau gouvernement, et de jurer haine au roi et à la reine, elle se ranima tout à coup et relevant sa belle tête elle s'écria : « Je suis prête à faire le premier serment ; quand au second, il n'est pas dans mon cœur. »

Un murmure sinistre accueillit ces paroles, et un valet de pied du duc de Pen-thièvre, déguisé en massacreur, qui était aux côtés de la princesse, lui serrant vivement le bras, lui dit tout bas : « Jurez donc ! jurez donc ! ou vous êtes perdue. » A ces mots elle jeta sur cet homme un regard qui lui dit qu'elle le reconnaissait, mais elle persévéra dans son énergique et majestueux silence. Le président alors prononça cet arrêt, signal de la mort : *Qu'on conduise la citoyenne à l'Abbaye.*

C'était la formule convenue entre les massacreurs pour désigner ceux qu'on devait égorger. Ainsi par la nouvelle fatalité qui semblait s'attacher à madame de Lamballe, les deux premières chances de salut avaient disparu. On allait essayer de la troisième. Aussitôt on entraîne brusquement la princesse, on la conduit au guichet qui donnait dans l'impasse des Prêtres, formant aujourd'hui la rue des Ballets qui sépare la Force de la rue Saint-Antoine. Là, étaient rangés sur deux files les massacreurs armés de toutes armes. A côté de la bûche, du bâton noueux, du dossier de chaise, on voyait briller la pique, la faux, la hache, le sabre, le poignard. Toutes ces armes, teintes de sang, étaient agitées avec des cris de fureur ; tous les visages étaient empreints de férocité, tous les bras étaient nus, toutes les

maines sanglantes, et, chose devant laquelle reculaient à la fois la nature et l'humanité, le nombre des femmes égalait presque celui des hommes et les dépassait en furie.

A cette vue, à ces cris, à ces flaqes de sang qui baignaient la rue, l'infortunée s'écria par un dernier effort : « Horreur !... horreur !... Je suis perdue !... »

Le valet de pied qui la tenait toujours par le bras, lui dit à l'oreille : « Al-lons, madame, du courage ! criez : vive la nation ! avancez sans crainte et vous êtes sauvée. » En même temps il fait le signal convenu à ses camarades. Ceux-ci, mêlés aux massacreurs, se rapprochent, forment un cercle comme pour la frapper, tandis qu'en réalité ils s'apprentent à lui faire un rempart de leur corps et à l'entraîner. Mais les quelques pas qui la séparaient de ses sauveurs, la princesse n'a plus la force de les faire... En vain le valet de pied qui la tient redouble ses instances, la secoue et l'agite... En ce moment suprême, le nom magique de la reine ne retentissait plus à ses oreilles pour lui donner du courage... Seule, en face de cette mort affreuse qu'on agitait sur sa tête, la malheureuse femme faiblit... ses genoux se dérobent sous elle ; ses yeux se voilent, une pâleur livide inonde son visage, elle s'évanouit et tombe inerte aux bras de ceux qui la conduisaient.

Cet accident déconcerte ses défenseurs, déjà suspects par leur inertie. Les massacreurs s'élancent en poussant de grands cris ; pêle-mêle les défenseurs les suivent pour tenter un dernier effort, mais les coups étaient plus faciles à porter qu'à détourner... La princesse, frappée, tombe et roule dans le sang et la boue. Aussitôt tous les bras se lèvent, toutes les voix profèrent des cris féroces, toutes les armes retombent sur ce beau corps... Rien ne peut peindre la rage et la fureur qui animent ces misérables, et notre plume se refuse à retracer ces horreurs. Nous signalerons seulement les noms de ceux qui acquirent une sanglante célébrité dans cette affaire. Celui qui porta

le premier coup fut un mulâtre nommé Delorme; cet homme, élevé par les soins de la princesse, commut le double crime d'assassinat et d'ingratitude. Puis ce furent l'italien Rotondo, Grison, Gonor, Charlet, une femme, Angélique Voyer, etc.

Mais ce ne fut pas à tuer la princesse que s'arrêta la rage des massacreurs. Dans le paroxysme de la cruauté, ils mutilèrent leur victime. Grison lui coupa la tête, Fenot et Petitchemin lui déchirèrent la poitrine et lui arrachèrent le cœur; Angélique Voyer lui arracha les entrailles; puis mettant ces sanglants trophées au bout d'une pique, les uns les promènèrent dans Paris, tandis que d'autres, plus infâmes, plaçaient son beau corps sous l'eau d'une fontaine, afin de juger de sa blancheur.

Au moment où cet atroce cortège se mettait en marche, madame de Lowendal, déguisée en femme de la Halle, débouchait suivie d'une poignée de peuple... Elle aperçut la tête de son amie!

Madame Lebel, femme d'un peintre distingué qui devait son état et sa réputation à madame de Lamballe, accourait à la prison pour savoir des nouvelles de sa bienfaitrice, lorsqu'elle aperçut l'horrible trophée des massacreurs qui marchait vers elle. Folle de douleur, éperdue d'épouvante, elle prend la fuite et se réfugie chez un perruquier du faubourg Saint-Antoine. A peine y est-elle entrée qu'elle aperçoit de nouveau cette tête à travers les vitres; à cette vue, elle s'évanouit et tombe contre la porte ouverte de l'arrière-boutique. Les massacreurs entrent; ordonnent au perruquier de coiffer et de poudrer cette tête. Celui-ci, avec un sang-froid que l'extrême courage peut seul donner, se prépare à obéir, et tout en accomplissant cette atroce mission, cache derrière lui le corps inanimé de madame Lebel, recule à mesure en le poussant avec ses pieds, et finit par le soustraire à la vue des massacreurs occupés du spectacle de cette profanation, qu'accompagnent leurs cris et leurs rires féroces.

Bientôt le cortège se remet en marche par la rue Saint-Antoine, et au milieu de cette rue apercevant un jeune homme qui fuyait frappé d'épouvante, Grison court après lui, l'arrête, et le force de porter la tête à sa place. Ce jeune homme, quinze ans avant, rencontré par madame de Lamballe, avait excité son intérêt, il lui devait son éducation et son établissement.

Une idée infernale ne pouvait manquer de germer chez les massacreurs, ce fut celle de frapper en même temps la reine et sa malheureuse amie. Le cortège sanguinaire se mit donc en route vers la prison du Temple, et insista pour pénétrer auprès des prisonniers. Ils ne purent y parvenir, mais montés sur un tas de pierre, Grison et Charlet qui portaient les deux trophées, les élevèrent jusqu'à la hauteur des croisées. De là, le cortège se rendit au Palais Royal, puis à la place Beauveau. Comme ces misérables, insatiables dans leurs cruautés, voulaient aller à l'hôtel de Toulouse qu'habitait le duc de Penthièvre, les valets de pied qui avaient suivi les massacreurs, pour éviter ce spectacle à leur maître, les entraînaient au cabaret, où ces hommes, déjà ivres de sang, succombèrent enfin à l'ivresse du vin. Cette tête précieuse fut alors abandonnée et recueillie par un nommé Jacques Pointel, qui la porta sur l'heure à sa section, ce que prouve la pièce suivante :

« Section des Quinze-Vingts. Comité permanent.

» Le 3 septembre de l'an IV de la liberté, et le 1^{er} de l'égalité (1792), le citoyen Jacques Pointel, de la Halle aux blés, rue des Petits-Champs, n° 59, est venu au comité nous requérir pour faire inhumer la tête de la ci-devant princesse de Lamballe, dont il était venu à bout de s'emparer. Ne pouvant qu'applaudir au patriotisme et à l'humanité dudit citoyen, nous nous sommes transportés sur les lieux, et avons fait inhumer dans le cimetière des enfants trouvés, voisin de notre comité, et sur

notre section, ladite tête, et avons donné le présent pour lui servir de décharge et valloir que de raison.

» Fait en comité le jour et an que dessus.

» DESENQUELLE, commissaire
des Quinze-Vingts. »

Le lendemain, le duc de Penthièvre obtint de faire exhumer cette tête. Elle fut mise dans une boîte de plomb et transportée à Dreux, dans le caveau de la famille d'Orléans.

Et maintenant que toutes réflexions seraient inutiles après le simple récit des faits, nous nous bornerons à constater les suivants qui forment le complément de ce terrible drame.

Delorme, ce mulâtre qui le premier fit couler le sang de sa bienfaitrice, inonda du sien l'échafaud, après les journées de prairial an III (1795).

Grison fut exécuté à Troyes en jan-

vier 1797, pour s'être mis à la tête d'une bande de brigands qui désolait la Champagne.

Enfin, Charlet, entré dans les rangs de l'armée, vit sa conduite de massacreur dévoilée, et fut lui-même massacré par ses camarades.

Certes, si la vertu mérite notre admiration, si d'atroces souffrances méritent nos sympathies, c'est surtout lorsqu'elles s'adressent à une personne que le ciel avait placée dans une des plus hautes positions, et qui sut résister au prestige du rang et à l'entraînement de la puissance. Ah! si le dévouement est une noble chose, surtout chez les femmes dont il devient si souvent l'existence, il doit nous paraître plus noble encore chez celle que les honneurs et les hommages environnaient, et qui les quitte sans hésiter pour partager le malheur de ceux qu'elle aime, au péril de sa vie.

ALBOIZE.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des villes de France, avec une introduction générale pour chaque province, chroniques, traditions, légendes, etc. ;
par M. Aristide Gilbert.

Toutes, mesdemoiselles, vous aimez votre pays, et vous aimez surtout la ville natale, qui est une patrie dans la patrie. C'est à cette qualité de bonnes et dévouées Françaises que nous nous adressons pour vous recommander le beau travail de M. Gilbert, qui, en vous faisant mieux connaître la France, vous apprendra aussi à l'aimer davantage. Ces quatre volumes sont le fidèle portrait de cette féconde et intelligente contrée, qu'un pape nommait : *le plus beau royaume après celui du ciel...* Pardon, nous sommes en république, et

en rétractant l'expression mal sonnante de royaume, nous maintenons le fond de la pensée qui s'applique si bien à ce beau pays, où la terre est toujours fertile, et dont les enfants sont également propres aux exploits de la guerre, aux labeurs de l'industrie, aux travaux de l'intelligence et aux œuvres de la charité.

Pour vous donner une idée de l'ouvrage de M. Aristide Gilbert, et de l'intérêt qu'il peut offrir, nous extrairons quelques passages de son livre, en prenant au hasard parmi tant de notices intéressantes et curieuses.

LYON.

L'origine de Lyon est obscure et controversée : des preuves irrécusables attestent

l'existence positive de cette ville un demi-siècle avant notre ère. Située sur deux cours d'eau navigables, dans une contrée fertile, aux portes de l'Italie, elle était appelée à une haute importance, et Auguste en fit la capitale de la Celtique. Agrippa en fit le point de départ des routes romaines de la Gaule; Caligula y fonda une célèbre Académie; Claude y prit naissance, ainsi que son frère Germanicus, et il accorda aux Lyonnais le privilège de siéger au sénat. Un incendie terrible la dévasta en 59, et elle fut rebâtie par les soins de Néron. Nerva, Trajan, embellirent aussi Lyon, et vers la même époque (98 de J.-C.), saint Pothin, venu de Grèce, y prêcha l'Évangile. Le triomphe de la loi nouvelle fut grand, mais cimenté par le sang des martyrs. Saint Pothin et ses disciples confirmèrent par leur mort la vérité de leur foi.

Pendant la décadence de l'empire, Lyon perdit le rang qu'elle avait jusqu'alors occupé; les empereurs en abandonnèrent le séjour pour Trèves et Cologne, jusqu'au jour où elle devint, à la suite d'une invasion de Barbares, la capitale du royaume des Bourguignons (478). Au sixième siècle, elle subit la domination des Sarrasins et fut délivrée par l'épée puissante de Charles Martel.

Charlemagne envoya comme archevêque à Lyon son ami Leydrade, qui fonda le célèbre chapitre de cette ville. Charles le Chauve en confia le gouvernement à Guillaume, dont les successeurs s'intitulèrent *comtes par la grâce de Dieu*. Mais leur autorité était balancée par celle des archevêques. La ville, en ce temps-là, relevait de l'empire, et ses privilèges furent confirmés par Frédéric Barberousse. En 1173, une transaction donna aux archevêques le pouvoir temporel : ils furent, ainsi que le chapitre, déclarés *comtes de Lyon*. Le concile de Lyon amena dans cette ville, en 1245, le pape Innocent IV, l'empereur de Constantinople, les comtes de Toulouse, de Provence, cent quarante archevêques et

évêques, les patriarches de Constantinople, d'Antioche, d'Aquilée, et les ambassadeurs de tous les princes chrétiens.

Lyon fut troublé, durant le moyen âge, par les révoltes de ses bourgeois contre l'archevêque et les chanoines, seigneurs vicomiers de la ville; mais en dépit de ces dissensions, le commerce et l'industrie lyonnais étaient en voie de succès. Un nouveau concile y rassembla, en 1274, les sommités de l'église; il fut illustré par la présence de saint Bonaventure, qui mourut durant la session, et fut enterré dans l'église placée aujourd'hui sous son vocable.

En 1305, Clément V, pape, fut couronné dans le cloître de Saint-Just. En 1393, le roi de France resta maître de la ville et y installa des officiers royaux; dès cette époque, le pouvoir des archevêques fut réduit à quelques droits seigneuriaux.

La prospérité de Lyon était immense, et les ordonnances de Louis XI l'accrurent encore. Les guerres d'Italie, si ruineuses pour le pays, contribuèrent à cette richesse. Lyon était alors le siège de la cour. Ses fêtes attiraient tous les étrangers de distinction; on conserve encore le souvenir d'un tournoi dont Bayard eut tous les honneurs.

À dater du règne de François I^{er}, les taxes s'accrurent et sa prospérité diminua. En 1529, une affreuse disette pesa sur le Dauphiné. En 1536, François I^{er} séjourna à Lyon et y perdit son fils aîné, le Dauphin François, qui périt, empoisonné, croit-on, par la trahison de Sébastien Montécuculi, gentilhomme de Ferrare, attaché à sa personne. Ce malheureux fut *tiré et démembré à quatre chevaux* sur la place de la Grenette. La reine de Navarre, Marguerite, amenée par force à cet affreux spectacle, se jeta en pleurant dans les bras du roi son frère, pour se soustraire à une vue si révoltante.

Lyon, situé non loin de Genève, ne put se dérober à la contagion de la réforme; le baron des Adrets s'installa dans la ville

et la remplit de meurtrés ; après la Saint-Barthélemy, la guerre de religion continua, ardente, impitoyable, en Vivarais et en Dauphiné.

La Ligue, à son tour, devint maîtresse du Lyonnais, et la soumission de Lyon, en 1594, fut d'un grand poids pour la cause de Henri IV.

Ce roi favorisa le commerce des soies ; mais l'accroissement que prit, grâce à lui, le commerce lyonnais, fut moins considérable qu'on n'aurait pu le présumer, parce qu'il établit à Paris la fabrique des étoffes façonnées.

Louis XIII, revenant de la campagne du Roussillon, s'arrêta à Lyon. Richelieu, presque moribond, y fut reçu avec une pompe vraiment royale. A sa suite, venaient, enchaînés dans une voiture, Cinq-Mars et son généreux ami De Thou, qui, destinés au supplice, furent exécutés sur la place des Terreaux, le 12 septembre 1642.

Sous le règne de Louis XIV, Lyon fut favorisé par Colbert ; ce grand homme d'état donna une forte impulsion au commerce et aux fabriques. La révocation de l'édit de Nantes dépeupla les ateliers lyonnais, et la Suisse et l'Angleterre profitèrent de ces nombreuses émigrations.

Lyon, qui avait eu sa part de malheurs durant le dix-huitième siècle, par la disette et la stagnation du commerce, embrassa avec ardeur la cause de la révolution. Elle abattit sa Bastille, le château de Pierre-Scise, abolit le consulat, chargé jusqu'alors des affaires municipales, et le remplaça par un conseil formé des trois ordres. Mais cette ville généreuse ne voulut point suivre la révolution dans ses écarts, et s'opposa

vigoureusement au régime de la Terreur. Se séparant hautement du gouvernement de 93, elle vit bientôt, au pied de ses remparts, l'armée républicaine commandée par Kellermann. Un siège terrible, qui dura soixante jours, se termina par la reddition de la ville. La Convention, maîtresse de cette fière cité, y exerça une vengeance implacable : les citoyens furent décimés et la ville en partie démolie. Couthon présidait à ces exécutions sauvages, auxquelles le 9 thermidor mit un terme.

L'empire fut très-favorable à l'industrie lyonnaise, qui prit un nouvel essor par l'invention d'un nouveau métier à tisser, créé par un *canut* lyonnais, nommé Jacquart. Pendant les *Cent Jours*, Napoléon fut accueilli avec enthousiasme par les Lyonnais, qui se souvenaient de la protection particulière dont il avait entouré leur ville. Le séjour des Autrichiens, en 1815, coûta à la ville plus de cinq millions.

Les années 1831, 1834, furent marquées à Lyon par des émeutes sanglantes : guerre civile des ouvriers contre les fabricants. Une cruelle inondation renversa, en 1840, plusieurs maisons, ébranla quatre ponts, et jeta la ville dans une profonde terreur.

Lyon, vaste foyer d'industrie, est parfois un sujet d'inquiétude, mais elle est toujours pour la France un objet de gloire légitime, par sa force, sa richesse, son intelligence et ses bonnes œuvres.

On sait que l'archevêque de Lyon porte le titre de primat des Gaules. Le pèlerinage de Fourvières est cher à tous les cœurs catholiques, à tous les cœurs dévoués à Marie.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DIE STRAFE.

Der Knecht hat erstochen den edlen herrn ;
Der Knecht waer selber ein ritter gern.
Er hat ihn erstochen im dunklem wald,
Und den leib versenkt er in den tiefen Rhein.
Hat angelegt die ruestung blank,
Auf des herren ross sich geschwungen frank.
Und als er will sprengen ueber die brueck,
Da shulzet das ross und baeumt sich zurueck.
Und als er die guelden sporen ilm gab,
Da schlenderks ihn wild in den strom hin ab.
Mit arm und fuss er rudert und ringt ;
Der schwere panzer ihn niederzwings.

UHLAND.

LE CHATIMENT.

Le valet a poignardé le noble seigneur ;
Le valet voudrait être lui-même un cavalier.
Il l'a poignardé dans le sombre bois,
Et descendu le corps dans le Rhin profond.
Il a mis l'armure brillante,
Et s'est élancé sur le cheval du seigneur.
Mais quand il veut passer à toute bride le pont,
Le cheval s'étonne, se cabre et recule.
Et lorsqu'il lui applique les éperons d'or,
Le coursier furieux le lance dans le fleuve.
Le valet lutte et rame du bras et du pied ;
La lourde cuirasse le pousse au fond.

ÉLISABETH BECHER.

UNE NUIT D'ORAGE.

I.

Après avoir quitté la baie de la forêt, un jeune homme remontait vers la campagne bretonne, en cotoyant un chemin entouré de coteaux verdoyants et fleuris. Il gravit lestement une pente rapide tapissée de bruyères roses, et arriva sur une éminence couronnée de sapins et de genêts. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber ; le grondement d'un tonnerre lointain mêlait sa menace au déferlement des vagues contre les rochers de la côte. Déjà la tempête envahissait l'espace.

Trop éloigné de Concarneau pour espérer d'y arriver avant que la tourmente n'ait déployé toute sa violence, le voyageur ayant aperçu un vieux château à demi caché derrière un massif de bouleaux et de chênes, se dirigea à la hâte vers cet endroit où il comptait trouver un abri.

Lorsqu'il arriva devant cet antique ma-

noir dont les fossés, en partie comblés, se tapissaient de titymale, de pariétaire et de rhododendron, et dont le pont-levis moussu semblait témoigner d'une immobilité centenaire, notre jeune homme frappa à la porte massive et cintrée qui ne s'ouvrit point à cet appel, malgré l'aboïement d'un chien à l'intérieur.

Un coup plus énergique parut avoir plus de succès, car bientôt une voix féminine, nettement accentuée, s'écria : « Paix, Tom !... paix donc ! »

Le chien cessa d'aboyer, et se contenta de grogner sourdement. « Qui est là ? » reprit la même voix. Que voulez-vous ?

— Je voudrais échapper à l'orage qui me menace, et je vous supplie de m'accorder un abri pour quelques instants.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-on après un silence. Etes-vous du pays ? êtes-vous étranger ?

— Je suis du pays, car j'y suis né ;

mais je suis étranger, car après dix ans de séjour dans une contrée lointaine, je n'ai retrouvé ici ni parents ni amis.

— Encore une question, monsieur, s'il vous plaît. Quel est votre nom? Je le connais peut-être.

— Je me nomme Bernard Trémic; mon père faisait la pêche à Concarneau.

— Bernard Trémic! répéta la voix, Bernard Trémic!... »

Et la porte roula sur ses gonds rouillés.

Le jeune homme se trouva en face d'une jeune fille abritée sous un vaste parapluie. Cette jeune fille fixa sur son hôte un regard investigateur, d'abord plein d'inquiétude, mais promptement confiant et gracieux, car l'extérieur de Bernard Trémic, avec ses vêtements simples et de bon goût, ses manières distinguées, sa physionomie ouverte, ce je ne sais quoi qui révèle l'homme honnête, était de nature à rassurer l'hospitalité la plus timide. « Excusez-moi, monsieur, de ne vous avoir pas ouvert plus tôt; mais je suis seule ici en ce moment, et mon frère m'a recommandé de n'ouvrir à personne.

— Alors, mademoiselle, je me retire; je ne veux pas vous faire enfreindre la recommandation de monsieur votre frère.

— Oh! restez, je vous en prie; il fait un temps affreux; je serais vraiment cruelle de vous refuser un abri. Mettez-vous sous mon parapluie, reprit-elle, après avoir fermé la porte, et traversons vivement la cour. »

Bernard obéit à la jeune fille; ils gagnèrent un vestibule, puis entrèrent dans un salon décoré d'un meuble en velours d'Utrecht rouge et de quelques pastels représentant les sites les plus pittoresques du Finistère. Deux vases de fleurs se dressaient de chaque côté d'une pendule de marbre noir à colonnes cannelées, et un clavecin de vieille date étalait ses formes grêles, sous une glace à reflets bleus. Cet ameublement ne brillait pas par l'élégance, mais par tant de symétrie et de propreté, que

les yeux ne pouvaient qu'en être satisfaits.

La jeune fille approcha un fauteuil près de la cheminée, pria Bernard de s'y asseoir, puis sortit, et revint un moment après avec un panier d'osier rempli de chenevotte et de sarment, en jeta dans l'âtre, y mit le feu et dit à Bernard : « Maintenant, séchez-vous, monsieur, car vous êtes tout mouillé. »

Sans écouter les remerciements de son hôte, elle plaça le panier dans l'angle extérieur de la cheminée, balaya la poussière qu'elle avait laissée sur le marbre, fit le tour du salon comme pour le passer en revue, et vint s'asseoir en face de Bernard, prête à raviver par de nouveaux aliments le feu qui menaçait de s'éteindre.

Bernard avait admiré l'aisance élégante des manières de la jeune fille, la charmante expression de sa physionomie. Sa taille était parfaite, sa main jolie, ses cheveux noirs légèrement ondulés, de grands yeux veloutés et un sourire d'ange. Il eût été difficile de trouver une créature, sinon plus belle, au moins plus gracieuse. Elle paraissait avoir seize ans.

Cette jeune fille se nommait Marcelle Kérouséré. Orpheline depuis longtemps, elle vivait sous la tutelle de son frère, plus âgé qu'elle de douze ans, Pierre Kérouséré, qui, après avoir fait des pertes énormes dans le commerce, s'était depuis quatre ans retiré à la campagne, où il vivait modestement d'un petit négoce de poisson.

Bernard et Marcelle étaient depuis quelques instants silencieux, et ne paraissaient pas devoir bientôt rompre ce silence embarrassant, lorsque Tom, le bouledogue qui avait si bien aboyé, présenta son gros museau noir dans l'entrebaillement de la porte, et sembla promener un regard soupçonneux sur les deux jeunes gens. « Tom, au chenil! fit Marcelle en souriant; votre place n'est pas au salon. »

L'animal regarda fixement Bernard, et, convaincu sans doute que sa jeune maî-

tresse n'était point en danger, il se retira lentement.

« Je crois, mademoiselle, que Tom est venu m'envisager, pour voir quel degré de confiance il devait mettre en moi.

— Et le résultat de son investigation ne vous a pas été défavorable, monsieur, car il s'est retiré sans grogner, ce qui ne lui arrive qu'alors qu'il a bien auguré des personnes. Je dois dire à sa louange que c'est un excellent physionomiste.

— Il vient d'être pour moi d'une bienveillance dont je le remercie de bon cœur, mademoiselle.

— Oui, notre cher Tom est de bonne garde, et si un voleur s'approchait, un sourd grognement nous annoncerait l'approche du danger. »

Marcelle avait à peine prononcé ces mots que le grognement sourd dont elle faisait mention se fit entendre. Elle tressaillit, devint pâle, prêta attentivement l'oreille, crut entendre, à travers le clapettement serré de la pluie qui battait la terre, un bruit de pas sur le sable de la cour, se leva avec une émotion visible et fit quelques pas pour sortir du salon ; mais, s'apercevant que Bernard se disposait à la suivre : « Restez, monsieur, lui dit-elle ; ce ne peut être un voleur qui s'introduise ici en plein jour.

— On aura su que votre frère était sorti, et quelque mauvais sujet...

— C'est probable ; mais ce mauvais sujet-là, je crois le deviner, n'est pas de l'espèce des voleurs. Laissez-moi le recevoir, et veuillez ne sortir du salon que si vous m'entendiez réclamer votre secours.

— Mais, mademoiselle, vous me mettez dans une grande inquiétude ! reprit Bernard.

— Soyez tranquille, monsieur, je ne cours aucun danger. »

Elle sortit avec précipitation, après avoir fait un salut de la main à Bernard, qui resta stupéfait de cet incident.

II.

A peine Marcelle avait-elle fermé la porte du salon qu'elle se trouva face à face avec un homme de haute taille, aux traits saillants et pointus, à la physionomie froide et sèche, au regard équivoque. Il était mis avec recherche, et paraissait avoir cinquante ans environ. « Comment êtes-vous entré ici, monsieur Villebranche, lui dit Marcelle en s'efforçant de dominer son émotion, et qui demandez-vous ?

— Vous ! répondit tranquillement le nouveau venu. J'ai gagné votre domestique, qui, sous prétexte d'une course à faire à Concarneau, s'est empressée de venir m'apprendre l'absence de votre frère. J'ai donc profité de l'occasion, et, muni d'un appât que j'ai jeté à Tom, j'ai escaladé le mur du jardin. Je désire vous parler, mademoiselle.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

— Je veux avoir avec vous une explication qui sera, si vous le voulez, la dernière. Je vous apporte la preuve du déshonneur de votre frère.

— Oh ! vous mentez, monsieur ! murmura Marcelle avec douleur. Cette preuve, vous ne l'avez pas, vous ne pouvez l'avoir !

— Faites-moi le plaisir de me recevoir un peu mieux qu'à la porte, et vous serez bientôt convaincue que je ne mens pas. »

En disant ces mots, il se dirigeait vers le salon, quand Marcelle, le prévenant, lui fit signe d'entrer dans une pièce voisine, qui était le cabinet de travail de son frère. Une table en merisier, deux chaises, une petite bibliothèque, un canapé jaune et flétri, tel en était le mobilier. Quelques ustensiles de pêche pendaient à la muraille, et une paire d'avirons légers se dressaient dans un angle de la pièce, seule particularité qui pût révéler que cette habitation avait été celle d'un ancien négociant pêcheur.

Marcelle alla s'appuyer contre la petite table, et croisa les bras sur sa poitrine,

comme pour contenir les battements de son cœur. Son interlocuteur s'assit sur le canapé, à deux pas d'elle, et la contempla un instant avec une expression qui fit monter la honte aux joues de la jeune fille. « Eh bien, monsieur, cette preuve? dit enfin Marcelle d'un air à la fois inquiet et incrédule.

— Cette preuve, je vous l'ai dit, mademoiselle, c'est une lettre de change souscrite en mon nom et de la main même de Pierre Kérouséré, votre frère, lorsqu'il y a quatre ans les affaires de son négoce étaient tombées dans un délabrement déplorable.

— Et vous avez maintenant l'intention de le dénoncer à la justice, après avoir gardé pendant si longtemps le silence? Mais, monsieur, on verra percer le motif qui vous fait agir, et l'on vous méprisera.

— Votre frère n'en sera pas moins déshonoré.

— Oh! c'est odieux!

— Odieux tant que vous voudrez. L'homme qui se venge peut-il être si scrupuleux? Je détruis d'un seul coup le renom d'honnêteté que votre frère s'est arbitrairement acquis : c'est justice.

— Monsieur, dit Marcelle d'une voix altérée, cette vengeance est ignoble!

— Mon action s'explique suffisamment du reste par la colère que soulève en moi le refus que votre frère m'a fait de votre main et le dédain persévérant que vous m'avez témoigné jusqu'à ce jour. Mais comment expliquer votre conduite, à vous? Pour prévenir un grand scandale, il suffit d'un peu de générosité de votre part, et cependant, égoïste et cruelle, vous préférez livrer votre frère à la vindicte des lois. J'admets que ma vengeance soit détestable, mais la sécheresse de votre cœur l'est-elle donc moins? Voilà pourtant nos positions respectives. Pour la dernière fois, je vous apporte la paix ou la guerre, choisissez : perdez votre frère, ou sauvez-le!

Marcelle était fortement émue : tout son corps tremblait.

« Tenez, monsieur, dit-elle d'une voix brisée, ce que vous me dites là est tellement odieux, que je doute de ce que je viens d'entendre. Quoi! vous qui comptez l'âge qu'aurait mon père, vous voulez que je vous épouse! Et, pour arriver à vos fins, vous me menacez de profiter d'une faute que mon frère a commise dans un accès de folie sans doute, de le livrer aux tribunaux, et de vous venger ainsi de moi. En un mot, vous me placez entre mon bonheur et le déshonneur du seul parent qui me reste au monde. Oh! monsieur, ce que vous faites est une horrible lâcheté!

— Soit! faut-il donc vous le répéter? J'éprouve pour vous une passion folle, mais tenace. Eh bien, oui, s'écria cet homme dépouillant tout à coup son air froid et parlant d'une voix vibrante et passionnée : oui, je suis prêt à tenter tous les efforts pour vous obtenir en dépit de vous-même. Vous avez dédaigné ma tendresse, repoussé ma fortune, eh bien, je vous enlèverai s'il le faut, j'irai vivre avec vous dans quelque contrée lointaine, où je me moquerai de vos dédains, » ajouta-t-il avec emportement.

Marcelle dissimula son effroi, et répondit d'un ton calme : « Vous avez assez d'expérience, monsieur, pour savoir que la force ne réussit jamais auprès des femmes; la persuasion, voilà le seul moyen qu'il faut employer avec elles... » Puis, apercevant Tom qui venait en grognant de se présenter à la porte du cabinet, elle ajouta : « C'est aussi le plus sûr! »

Elle fit un signe à Tom qui vint s'accroupir aux pieds de sa maîtresse en continuant de grogner, mais plus bas, et en dardant un regard oblique et sombre sur l'étranger. Celui-ci n'eut pas l'air de le remarquer; néanmoins il reprit en adoucissant singulièrement le ton : « Allons, voyons, décidez-vous, Marcelle. Montrez-vous généreuse pour votre frère, et aussi pour cet insensé qui est devant vous, qui vous aime, qui vous supplie; dites un

mot, et je vous livre la lettre de change avec laquelle je puis faire condamner Kérouséré aux galères. Condamner, entendez-vous ?

— Oh ! c'est horrible, murmura Marcelle en se tordant les mains.

— Tenez ! voici cette lettre de change, dit-il en la tirant pliée de son portefeuille. Il la montra, la remit soigneusement à sa place ; puis il prit à côté un autre papier qu'il déploya, et lut :

« Mon cher Villebranche,

» Je suis un homme perdu ! Ayez pitié
» d'un insensé qu'un accès de désespoir a
» jeté dans le crime. Ruiné par la faillite
» d'un commerçant, pressé de toutes parts,
» sans argent, sans ressources, j'ai com-
» mis... Oh ! je meurs de honte et de re-
» mords !... J'ai commis un faux ! oui, un
» faux ! J'ai tiré à vue sur vous, et, con-
» trefaisant votre signature, j'ai signé votre
» acceptation ! Grâce, mon cher Villebran-
» che ! Ne me vouez pas à l'infamie ! Vous
» êtes riche, je vous rembourserai avec le
» temps. Sauvez l'honneur du nom de mon
» père. Songez à ma pauvre petite Mar-
» celle dont je suis le seul soutien. Pitié
» et miséricorde ! J'attends votre réponse ;
» je l'attends avec angoisses.

» KÉROUSÉRÉ. »

Il présenta, mais à distance, cette lettre à Marcelle, qui la regarda et reconnut l'écriture ; puis il la serra soigneusement dans son portefeuille, tandis que la jeune fille, accablée, anéantie, restait le cœur déchiré par cette affreuse révélation.

« Il y a quatre ans que ces choses se sont passées, reprit tranquillement M. Villebranche, satisfait de l'impression qu'il avait produite sur Marcelle. Du reste, je l'avoue, Kérouséré a offert de me rembourser ; j'ai refusé, sous prétexte que je n'avais pas besoin de cet argent dont il m'a payé l'intérêt jusqu'à ce jour. Ainsi, vous le voyez, l'honneur de votre frère est

entre mes mains. Eh bien, ma jolie Marcelle, je le remets entre les vôtres. »

Marcelle demeura quelques secondes sans répondre ; elle était brisée. Elle leva lentement un regard amer sur M. Villebranche, qui la fixait avec des yeux étincelants. « Revenez ce soir, dit-elle enfin résolument. Ce soir, je vous donnerai une réponse définitive.

— Pourquoi pas tout de suite ? » reprit-il en s'approchant de la jeune fille, qu'il croyait vaincue, et voulant lui saisir la main. Elle eut un mouvement d'effroi, et poussa un cri étouffé. Tom se dressa tout à coup, renfla le grognement dont il avait accompagné cette scène, et allait s'élancer.... quand Marcelle le retenant par son collier, dit à M. Villebranche avec une expression imperceptiblement sardonique : « Faites attention, monsieur ; vous connaissez cette bête, elle ne permet pas qu'on m'approche de trop près, surtout quand on n'est pas de ses amis... et...

— Je sais que je n'en suis pas, interrompit-il en jetant sur Tom un coup d'œil haineux que celui-ci lui rendit énergiquement.

— J'ai besoin de me recueillir un moment, dit Marcelle, et d'interroger mon frère pour acquérir une certitude devant laquelle je recule encore malgré les preuves que vous m'avez données.

— Quoi ! vous suspectez l'authenticité des pièces que vous venez de voir ?

— Hélas ! je les redoute plus que je ne les suspecte ! Ce soir, vous pouvez venir, monsieur, et cette fois par la porte. Vers sept heures, mon frère ira à Concarneau pour affaires. Je serai seule avec la domestique, que vous savez si bien payer.

— Et alors ?...

— Alors, dit Marcelle en cachant dans ses mains son visage pâle et humilié, vous me livrez la lettre de change avec l'écrit de mon frère ?

— Mais quelle garantie ?...

— Ma parole de vous épouser, répondit

vivement Marcelle; ce soir, j'aurai résolu de sauver mon frère. »

M. Villebranche n'osa pas contester la valeur de cette garantie, mais il se promit bien de ne rien livrer, s'efforça, par quelques phrases banales, de ramener la jeune fille à une meilleure opinion sur ses sentiments; et comme elle ne daigna pas même l'écouter : « A ce soir, sept heures, dit-il, je serai exact, car je vous aime.

— A ce soir, monsieur. Moi, je vous hais, n'importe !

— Vous êtes cruelle !

— Vous êtes infâme ! » murmura Marcelle.

Tom accompagna M. Villebranche jusqu'à ce qu'il fût dehors, en paraissant regretter vivement de ne pouvoir essayer sur sa charpente osseuse la vigueur de ses crocs.

III.

Marcelle fut quelques minutes à se remettre des émotions que lui avait fait éprouver cette scène. Quand elle eut repris assez de calme, elle rentra au salon. Bernard Trémic s'y promenait à grands pas. « L'orage a cessé, mademoiselle, lui dit-il avec vivacité; je suis pressé de regagner Concarneau, permettez-moi de me retirer.

— Il pleut toujours, monsieur. Veuillez rester encore. Mon frère ne saurait tarder à revenir, il fera beaucoup mieux que moi les honneurs de l'hospitalité.

— Ne me retenez pas, mademoiselle. Une affaire très-urgente me réclame en ce moment. Recevez, je vous prie, mes remerciements et mes regrets.

— Je n'insiste plus, monsieur, et vous demande pardon de vous avoir laissé si longtemps seul. Mais, une visite inattendue... particulière...

— J'ai entendu, en effet, le bruit confus de deux voix dans la pièce voisine, » dit Bernard, sans paraître ajouter aucune importance à ses paroles.

Marcelle rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle venait de se rappeler que, du cabinet de son frère, les sons pénétraient jusque dans le salon. Elle jeta sur Bernard un regard inquisiteur que celui-ci soutint avec plus de surprise que d'embarras. Elle en conclut qu'il n'avait, sinon rien entendu, du moins rien distingué de ce qui s'était passé entre elle et M. Villebranche. « Adieu, mademoiselle, dit-il en la saluant avec respect. Je souhaite qu'une heureuse circonstance me permette de vous revoir encore.

— Je suis sûre, monsieur, que mon frère vous recevrait avec plaisir, car, autant qu'il m'en souvienn, il connaît votre nom, et m'a parlé quelquefois de votre famille. Votre père, je crois, faisait comme le nôtre le négoce de la pêche, et tous deux étaient liés d'amitié.

— Ne vous nommez-vous pas mademoiselle Kérouséré? demanda Bernard avec émotion.

— Qui vous l'a dit? » fit Marcelle stupéfaite.

Bernard parut hésiter, puis il répondit avec vivacité : « Oui, oui, Kérouséré, je me souviens ! Kérouséré, continua-t-il en s'animant, une vieille connaissance de mon père dont il me parlait souvent dans ses lettres ! Un brave et digne homme qui est venu au secours de ma famille, alors qu'un affreux ouragan avait détruit presque toutes nos embarcations en mer ! Oh ! dix ans passés loin de la France, dans l'Amérique du Sud, ne m'ont point fait perdre le souvenir de cet acte de générosité ; grâce à votre père, mon père a pu rétablir ses affaires et échapper à une faillite imminente. Oh ! ce sont là, voyez-vous, de ces choses qui ne s'effacent point de la mémoire, quand on vivrait cent ans !

— Vous êtes bon, monsieur, dit la jeune fille avec une mélancolie charmante. Revenez nous voir, je vous en prie, mon frère en sera bien content. La vue d'une personne qui nous rappelle la bonne ac-

tion d'un père doit toujours réjouir notre âme.

— Je reviendrai bientôt, mademoiselle, je l'espère!...

— Au revoir ! donc, lui dit-elle avec une adorable expression ; n'oubliez pas les enfants de celui qui fut l'ami de votre père. »

Elle le conduisit jusqu'au sentier qui bordait les fossés du château, et Tom les suivit en gambadant.

IV.

L'orage était dissipé, il ne pleuvait plus. Un rayon de soleil, traversant les nuées floconneuses et dispersées, se reflétait dans les mares d'eau et dans les gouttelettes suspendues au feuillage. Les berges-ronnettes trotillaient sur le sable humide, et l'hirondelle de mer se jouait dans l'air brillant et rafraîchi. Un souffle tiède semait par bouffées dans l'espace des senteurs d'herbe verte et de fleurs printanières. Il y avait, dans le retour du beau temps, une quiétude et un bien-être inexprimables dont Marcelle subissait malgré elle l'influence. Elle accompagna Bernard d'un regard souriant jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour du chemin ; puis elle s'en revint lentement, et, s'appuyant contre la porte entr'ouverte qu'ombrageaient deux grands tilleuls plantés à l'intérieur, elle tomba dans une rêverie profonde, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux perdus au ciel.

Son frère la surprit dans cette situation et vit une grosse larme briller sous ses longs cils noirs.

Pierre Kérouséré était un homme de vingt-huit ans ; sa figure était pâle et réfléchie, ses yeux doux et timides, son front déjà chauve et chargé de rides donnait à sa physionomie une expression ascétique et touchante. Il avait un sourire pour ainsi dire triste, une voix pleine de tendresse et d'émotion ; en un mot, il présentait toute l'apparence d'une nature souffrante et

bonne. « Eh bien, qu'as-tu donc, chère petite ? dit-il. Est-ce que tu pleures ?

— Moi, mon frère... mais non. Pourquoi donc pleurerais-je ? » Elle sourit avec effort, et, saisissant dans ses petites mains la tête de son frère, elle l'embrassa plusieurs fois avec effusion.

« J'ai pourtant vu une grosse larme à tes yeux, reprit Kérouséré... Et, tiens, voilà que je la revois encore.

— J'aurai regardé trop fixement le ciel, répondit Marcelle en passant sa main sur ses yeux.

— Mais, à propos, pourquoi te trouvais-tu à la porte quand je t'avais bien recommandé de ne point l'ouvrir pendant mon absence ?

— Parce que je suis une désobéissante et que j'ai enfreint votre recommandation.

— Ce n'est pas bien, Marcelle ; j'avais mes raisons pour te prier de tenir la porte fermée... Mais, dis-moi, n'as-tu pas vu monsieur Villebranche, par hasard ? »

Marcelle tressaillit à cette question subite qui la ramenait au sentiment de sa position, et, pour se donner le temps de réfléchir à la réponse qu'elle devait faire, elle feignit de n'avoir point entendu. Il répéta sa demande.

« J'ai vu monsieur Villebranche, répondit Marcelle ; il n'est resté qu'un instant ici.

— Ah ! fit Kérouséré d'un air chagrin, je voudrais bien qu'il n'y vint pas du tout. Il m'a pourtant rendu un grand service autrefois. Eh bien, c'est égal, je ne saurais l'aimer, cet homme. Aussi, pourquoi a-t-il eu l'impudeur de te demander en mariage, un homme dont l'inconduite a rendu sa première femme si malheureuse... et qui a poussé la cruauté jusqu'à ne pas vouloir me rendre... »

Kérouséré n'acheva pas. Marcelle, voyant que son frère abordait le sujet fatal, le fit asseoir à la porte du château, sur un banc de pierre que le soleil avait

déjà séché, se pencha gracieusement sur son épaule, et d'un ton calin et mélancolique : « Il vous a donc rendu un bien grand service, ce monsieur Villebranche ? dit-elle. Mais quelle espèce de service ?

— Il vaudrait mieux peut-être que je ne te fasse pas cette confidence, dit-il avec tristesse : il y a au fond de la vie de bien des hommes des actions que ton jeune esprit condamnerait avec une juste rigueur.

— Je pense, mon bon frère, que l'on doit souvent indulgence et miséricorde aux fautes en apparence les plus graves, parce que souvent elles ont été le résultat d'un excès de faiblesse ou d'une heure d'égarement, et que ceux qui les ont commises les expient cruellement par de secrets remords.

— Tu as raison, Marcelle, bien que tu ne connaisses pas toute la portée de tes paroles : il y a des êtres en ce monde qui sont plus malheureux que coupables, plus à plaindre qu'à blâmer.

— Si je connaissais un de ces infortunés, reprit Marcelle avec émotion, acquiesçant la pénible conviction que M. Villebranche n'avait point voulu la tromper, il me semble que je m'efforcerais de l'entourer de consolations et de respects pour effacer de son cœur le douloureux souvenir d'une faute involontaire.

— Bonne Marcelle ! murmura Kérousséré, dont les yeux se mouillèrent. Qui sait ? peut-être connais-tu un de ces coupables dont nous parlons ?

— Je ne vous comprends pas, mon frère, dit la jeune fille, saisie de la crainte de voir son frère s'humilier devant elle jusqu'à lui faire l'aveu du crime qu'elle connaissait.

— Écoute, ma sœur, dit-il avec effort : il y a dans ma vie une action que je t'eusse laissé ignorer toujours, si les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons ne me faisaient presque un devoir de te la révéler. »

A ces mots, Marcelle se sentit froid au cœur. Elle en savait assez, et voulait épar-

agner à son frère la douleur d'un complet aveu. Mais Kérousséré continua : « Je te disais tout à l'heure que je n'aimais pas M. Villebranche, et pourtant je lui dois de la reconnaissance. »

Ici Kérousséré s'arrêta comme accablé sous le poids de ce qu'il allait ajouter.

« Eh ! qu'ai-je besoin d'apprendre ce qui paraît vous coûter tant à dire, mon frère ! Vous paraissez bien fatigué ; tenez, ne me parlez plus de cela et rentrons.

— Non, ma sœur, non, je veux aller jusqu'au bout, j'en aurai la force : ce sera pour moi une nouvelle expiation. Eh bien, dit-il, il y a quatre ans... j'ai fait...

— Je sais tout, mon frère, murmura la jeune fille en mettant sa main sur la bouche qui allait proférer cet aveu.

— Comment ! s'écria-t-il surpris.

— Oui, je sais tout... M. Villebranche m'a tout dit.

— Le misérable je m'en doutais. Mais quand t'a-t-il révélé ?...

— Aujourd'hui même.

— Ah ! ma pauvre sœur, défie-toi de cet homme.

— Je m'en défie, mon frère. »

Kérousséré, en proie à un sentiment de honte et de douleur, garda le silence. Il pleurait.

« Espérez ! lui dit-elle. M. Villebranche n'osera pas... »

— Il est vrai qu'il ne pourrait me flétrir sans qu'il n'en rejaillît de l'odieux sur lui-même. »

Marcelle soupira profondément.

Ils rentrèrent au château. Marcelle apprit alors à son frère quel hôte le hasard lui avait amené pendant l'orage. Au nom de Bernard Trémic, Kérousséré, absorbé dans une rêverie douloureuse, releva la tête avec vivacité, son visage exprimait la surprise et le plaisir. « Ah ! oui, dit-il, Bernard Trémic, le fils de l'ami de notre père. Parti depuis une dizaine d'années avec un colon de la Plata, il ne comptait guère alors plus de quinze ans ; mais, plein

d'intelligence, de bonne volonté, de courage, il promettait déjà de faire son chemin. Pourquoi ne l'as-tu pas retenu jusqu'à mon arrivé? j'aurais été si heureux de le revoir!

— C'est ce que j'ai voulu faire, mon ami; mais il a prétexté une affaire importante, et il est parti en me promettant de revenir.

— A la bonne heure! Eh bien, s'il venait pendant mon absence, tu l'engagerais de ma part à dîner avec nous. Tu n'y manqueras pas, Marcelle!

— Oh! soyez tranquille! répondit la jeune fille avec animation.

— Eh! eh! mademoiselle, reprit Kérouséré d'un air doux et légèrement moqueur, est-ce que vous lui auriez trouvé bonne mine? Ce doit être un joli garçon, s'il n'a pas fait mentir les promesses de son enfance.

— Je n'ai pas donné grande attention à son extérieur, répondit Marcelle; mais, à quelques paroles qu'il m'a dites au sujet de certain service que notre père a rendu jadis à sa famille, j'ai dû juger que c'était un noble cœur.

— Quoi! le brave jeune homme s'est souvenu!...

— Qu'il y a dans la vie de notre père un trait qui honore son nom, et ce nom nous devons le conserver sans tache, mon frère, » ajouta-t-elle en pâlisant.

Kérouséré prit la main de sa sœur et la pressa silencieusement en dévorant ses larmes.

V.

Vers le soir, Kérouséré se rendit à Concarneau pour un rendez-vous d'affaires.

En se voyant seule, dans l'attente du moment terrible où M. Villebranche allait venir lui demander son consentement au marché qu'elle avait consenti pour sauver de l'infamie le nom révérend de son père, Marcelle se sentit frissonner. Silencieuse, immobile, les yeux fixés sur le parquet,

elle pleurait en silence sur cette odieuse union avec un homme qu'elle méprisait, lorsque la porte du château résonna sous un coup doucement frappé.

Le tonnerre éclatant sur sa tête n'eût point communiqué à Marcelle un plus profond ébranlement. Elle se leva d'un bond, puis retomba comme foudroyée. Mais cette violente commotion ne dura qu'un instant, elle se releva bientôt avec énergie, prit un poignard suspendu à la cheminée, le cacha d'un air sombre dans une des poches de son tablier, sortit du salon et traversa la cour où Tom, contre son habitude, se tenait sans aboyer. Un second coup frappé avec plus de vigueur la galvanisa en quelque sorte, car ce fut avec un geste nerveux qu'elle tourna la clef et tira l'un des battants de la porte. « C'est encore moi, mademoiselle, » dit Bernard Trémic en la saluant.

Marcelle poussa un cri de surprise, pâlit, chancela, et prête à s'évanouir, elle s'appuya sur la muraille.

Cet incident, en trompant sa redoutable attente, venait de briser toutes ses facultés tendues vers l'odieuse certitude de voir M. Villebranche. La force qu'elle avait recueillie pour le recevoir venait de réagir sur elle-même et de l'accabler de son poids.

Bernard la soutint et la conduisit dans le salon, où il s'efforça de la secourir. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle promena autour d'elle des regards qui semblaient chercher quelque chose; puis, les ramenant sur Bernard. « N'est-il venu personne? » lui dit-elle avec inquiétude.

— Personne! répondit le jeune homme, qui se tenait debout devant elle dans une attitude à la fois triste et admirative. Attendiez-vous quelqu'un?

— Oui! soupira-t-elle sans avoir bien conscience encore de la valeur de ses paroles. J'attends monsieur Villebranche.

— Monsieur Villebranche ne viendra pas, » répondit lentement Bernard en hochant la tête avec un singulier sourire.

Ces paroles produisirent un effet magique sur Marcelle, qui revenant tout à coup au sentiment complet de sa situation, dit, en regardant Bernard d'un air stupéfait : « Il ne viendra pas ? Qui vous l'a dit ? Le connaissez-vous seulement ? l'avez-vous donc vu ? Oh ! monsieur, expliquez-vous !

— Je l'ai vu, en effet, il y a quelques heures, en sortant d'ici. Nous nous sommes parlé dans la gorge de Saint-Laurent, au milieu d'un chemin de traverse qui conduit à sa propriété, où il se rendait lorsque je l'ai rejoint.

— Mais comment saviez-vous qu'il était sur cette route ?

— Parce qu'un paysan que j'ai interrogé m'a indiqué cette direction.

— Auriez-vous entendu ce qui s'est dit entre lui et moi ?

— Mal, répondit Bernard en s'animant ; mais j'en avais assez entendu pour savoir que cet homme était un infâme et un lâche !

— O mon Dieu ! murmura Marcelle en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, si vous voulez que je vous dise ce qui est arrivé.

— Parlez ! parlez !

— En l'abordant, je lui demandai s'il se nommait monsieur Villebranche, il me répondit affirmativement. « Alors, lui dis-je en tirant de ma poche deux pistolets que nous autres celons nous portons toujours, par habitude autant que par nécessité... choisissez ! car vous allez vous battre avec moi. » Il me demanda le motif de mon agression. Je le lui expliquai. Il refusa d'y satisfaire. « Vous ne me connaissez pas, monsieur, repris-je. Quand j'ai arrêté une détermination, je ne recule devant aucun obstacle : acceptez ce duel à l'instant même, ou je vais vous tuer comme un chien. » J'armai un pistolet. Il jeta autour de lui des regards effrayés... C'est un lâche ! pensai-je, j'en étais sûr... Celui qui est capable d'en agir avec une femme comme il

l'a fait avec vous doit trembler devant un homme ! « Ce lieu est désert, continuai-je, ne comptez sur aucun secours et décidez-vous !... vous n'avez pas une minute à perdre. — Mais enfin que me voulez-vous ? dit-il en blémissant. — Je vous le répète, votre vie, ou la lettre de change avec l'écrit confirmatif. Les remettre, dès l'origine, entre les mains de la justice, c'était votre devoir, peut-être ; mais en faire maintenant le prix d'une promesse de mariage ou d'un enlèvement, voilà qui ne sera pas ! Et, puisqu'il n'existe aucun tribunal pour vous juger, c'est moi qui vous juge, et qui vais vous tuer sur l'heure, je vous en réponds, si vous ne consentez à vous battre ou à me livrer ces deux papiers. » Il fit un mouvement pour saisir un de mes pistolets ; puis, revenant sur sa résolution désespérée, il laissa retomber sa main et me dit : « Mais c'est un guet-apens, monsieur ; tremblez que les tribunaux ne vous fassent repentir... — Il n'y a pas de témoins, dis-je ; d'ailleurs, ma conscience m'absout, et je suis sûr que la vôtre n'est pas aussi tranquille. Allons ! dépêchons ! je suis pressé. » Il voulut alors me regarder fixement pour scruter jusqu'à quel point j'étais déterminé. Mes yeux devaient briller d'un éclat terrible, car les siens se détournèrent aussitôt ; puis il dit en baissant la tête « Vous êtes un fou, je veux vous épargner un crime. » Il prit son portefeuille, en tira deux papiers, et, en les tordant de rage, il les remit entre mes mains. Après les avoir examinés, je les serrai soigneusement et le saluai. « Ceci ne se passera pas de la sorte, me dit-il avec fureur ; je me plaindrai au parquet de Quimper. — Faites, si vous l'osez ! Je dirai, moi, ce que j'ai entendu, et à quel prix vous vouliez rendre à mademoiselle Kérousséré les papiers que vous venez de me remettre. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est encore de rester tranquille. On vous payera, d'ailleurs. Adieu ! » Je le quittai, à ces mots, avec la pensée de vous

porter immédiatement ma capture ; mais j'ai réfléchi qu'il était plus prudent que je vous la remisse en l'absence de votre frère, car il faut qu'il ignore que j'ai surpris le secret d'une faute qu'il a sans doute cruellement expiée. »

Pendant tout ce récit, Marcelle était restée suspendue, pour ainsi dire, à chaque parole qui s'échappait des lèvres de Bernard. Elle avait suivi, avec des yeux presque égarés, chacun de ses gestes. Quand il eut achevé, elle fondit en larmes, lui saisit les mains, et dit en les couvrant de pleurs : « Oh ! merci, monsieur, merci ! Je vous dois l'honneur de mon frère, et je vous dois la vie, car je n'aurais pu survivre à cette union exécrée. »

— Dieu soit loué ! mademoiselle, la destruction de ces papiers va désormais assurer votre sécurité. Il faut les brûler sans plus attendre. »

Il les remit à Marcelle, qui les dépla et les lut. Son visage exprimait tour à tour la joie, la douleur et la reconnaissance. Bientôt elle s'élança vers le foyer où quelques flammerolles brillaient encore... mais s'arrêtant aussitôt... « Non, dit-elle, je veux que mon frère les voie lui-même se consumer le jour où il aura payé cette lettre de change. »

— Rassurez-vous, mademoiselle, Villebranche n'osera pas porter plainte : cette affaire le couvrirait de ridicule, car il a refusé de se battre, comme un poltron qu'il est.... Quant à moi, reprit-il avec mélancolie, ce soir même je me rends à Quimperlé ; demain je pars pour Lorient, dans deux jours je fais voile vers l'Amérique. »

A cette nouvelle inattendue, Marcelle fit un mouvement de surprise ; elle regarda le jeune homme avec douleur. Il y eut un instant de silence.

« Ainsi, reprit-elle, j'ai à peine le temps de vous remercier. Recevez donc, Monsieur, la faible expression de ma gratitude, et soyez convaincu que, sur ce coin de

terre où vous avez pris naissance, il existe maintenant un cœur qui priera Dieu de vous rendre heureux. »

— Moi, mademoiselle, répondit Bernard avec une vive émotion, j'emporterai le souvenir de la plus aimable et de la plus noble personne que j'aie encore vue ; ce souvenir charmera désormais mes heures de solitude et de tristesse... Ab ! reprit-il avec chaleur, si trois mille lieues ne vous faisaient pas peur ; si vous vous sentiez quelque sympathie pour le pauvre colon qui vous fait ses adieux... je vous dirais : Mademoiselle, je ne suis pas riche, mais j'ai un petit établissement qui prospère et un cœur tout prêt à vous aimer profondément : partons ensemble, emmenons avec nous votre frère, et allons nous marier à la Plata, un beau pays ! Là, nous vivrons tranquilles et heureux, sans inquiétude, sans ennui. Puis, dans quelques années, si vous voulez, nous liquiderons nos affaires et nous reviendrons en Bretagne. Mais, pour s'expatrier ainsi, il faut aimer un peu, n'est-ce pas ? mademoiselle, et votre cœur n'éprouve rien, hélas ! qui puisse vous décider à entreprendre un si long voyage !

VI.

— Ce voyage serait pourtant ce qui me plairait le plus au monde, mon ancien camarade, » dit une voix à l'entrée du salon.

Au moment de l'évanouissement de Marcelle, Bernard n'avait point songé à fermer la porte du dehors, aussi Kérouseré put-il pénétrer sans bruit jusqu'aux deux jeunes gens. Il tendit sa main à Bernard, qui la pressa dans les siennes en s'écriant : « Pierre Kérouseré ! »

— Lui-même ! mon ami. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes Bernard Trémic, je vous reconnais !

— Quoi ! vous consentiriez à ce mariage, à quitter votre pays ?

— Ce mariage regarde ma sœur. Quant à quitter ce pays, pour mon compte, je le

ferais de grand cœur... Mais avant tout, permettez-moi de vous demander si vous avez à la Plata une position solide.

— Je suis négociant, mes relations sont honorables et mes affaires prospèrent. Vous pourrez d'ailleurs prendre à Lorient des informations chez les premiers banquiers de la ville.

— Votre parole me suffit. Il ne sera pas dit que j'aurai mis en doute la véracité d'un ancien camarade. Votre père était ami du mien ; vous lui ressemblez beaucoup ; vous devez être un honnête homme. Nous partirons donc avec vous... si toutefois ma sœur n'y met pas d'obstacle.

Marcelle répondit par un charmant sourire.

« Vous me rendez mille fois heureux, mon cher Kérouséré, s'écria Bernard, dont le beau et franc visage rayonnait. Le bâtiment à bord duquel j'ai retenu mon passage appareille sous deux jours, à Lorient.

— Tant mieux !

— Aurez-vous le temps de faire vos préparatifs ?

— Avant vingt-quatre heures nous serons prêts.

— Demain je serai à Lorient et retiendrai vos places pour la traversée... Vous me trouverez à l'hôtel de la Marine.

— C'est convenu.

— Au revoir donc, mon cher Kérouséré. Puissiez-vous ne pas trop regretter votre Bretagne ! Et vous, mademoiselle Marcelle, j'espère que vous trouverez dans le dévouement d'un ami, le bonheur que vous méritez si bien.

— La patrie est aux lieux où nous aimons, reprit Kérouséré.

— Je serai heureuse, j'en suis sûre, Monsieur, » répondit Marcelle en tendant gracieusement sa main au jeune homme.

Le frère et la sœur reconduisirent Bernard jusque sur la route de Concarneau. Arrivés à l'endroit où ils devaient se séparer, Kérouséré prit les deux jeunes

gens par la main, les rapprocha simultanément l'un de l'autre et dit avec émotion : « Mon père en mourant m'a laissé tous ses droits sur ma jeune sœur. En présence de ce beau ciel, mes enfants, je vous fiancie !

— Vous prenez là, mon frère, dit en souriant Marcelle, un témoin bien changeant : il me semble même que j'aperçois là-bas un point noir de mauvais augure.

— C'est vrai, ajouta Bernard en jetant les yeux sur l'horizon : je crois que c'est encore un grain.

— Un grain ! s'écria Kérouséré. Alors, partez vite, mon ami.

— Adieu ! mademoiselle, adieu, mon frère, dit Bernard. Dans deux jours, à Lorient.

— Adieu ! » répétèrent le frère et la sœur.

Et ils se séparèrent.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une double détonation retentit dans la campagne. Marcelle frissonna.

Puis, une nouvelle détonation se fit encore entendre. Marcelle poussa un cri.

« Eh bien ! qu'as-tu donc, poltronne ? dit Kérouséré.

— Ces coups de feu, mon frère?... s'écria-t-elle avec effroi.

— Quelque braconnier, sans doute.

— Si c'était plutôt !...

— Quoi donc ?

Elle gravit une petite éminence, regarda avec anxiété sur le chemin qui, non loin de là, faisait un détour, puis quand elle fut redescendue. « Rien, rien, mon frère ! répondit-elle avec calme ; mais rentrons vite ! voici l'orage. »

Et tous deux hâtèrent leur marche, silencieux et pensifs.

VII.

Le lendemain, un cadavre fut trouvé sur le chemin de Concarneau. Ce cadavre, frappé d'une balle à la tête, était celui d'un paysan qu'on reconnut pour être au

service de M. Villebranche. Il tenait encore à la main un magnifique fusil à deux coups, dont l'état attestait qu'il avait été récemment déchargé... Cet homme ayant de mauvaises affaires avec la justice, on crut qu'il s'était donné la mort.

Le surlendemain, Kérouséré, Marcelle, Bernard Trémic et Tom s'embarquaient à Lorient sur un brick marchand, qui partait pour l'Amérique méridionale.

Kérouséré ayant vendu tout ce qu'il possédait, Marcelle s'était chargée de faire payer à M. Villebranche ce qui lui était dû pour le capital et les intérêts; puis au moment du départ, elle remit à son frère sa lettre, et la fatale lettre de change qu'il eut la triste joie d'anéantir... n'emportant avec lui que ses remords.

ÉTIENNE ÉNAULT.

MOEURS ARABES.

En général, les femmes jouissent de peu de considération en Algérie, comme dans tous les états musulmans. Elles sont assujetties à tous les travaux domestiques. Si leur mari est assez riche pour avoir des serviteurs, elles ont alors la surintendance de la maison; mais pour le maître, elles ne sont que des servantes d'une classe supérieure, obéissant à un signe, un regard. Il y a aujourd'hui quelques exceptions, elles sont dues à un commencement de civilisation que les rapports de société ont introduit dans les mœurs arabes, presque à l'insu de ceux qu'ils influencent, et qui peu à peu établiront d'heureux effets.

On se marie très-jeune en Afrique. Avant l'occupation, on permettait le mariage entre un garçon de 15 ans et une fille de 11 à 12 ans. On le permet de même, mais parmi la classe pauvre qui n'a pas encore voulu profiter des bienfaits de l'exemple et qui suit obstinément les usages de ses pères. Il en résulte pour elle que les femmes sont vieilles à vingt ans, et que les hommes appelés si jeunes à être chefs de famille, rassasiés, fatigués trop tôt des joies de la paternité, se dégoûtent aisément de leur intérieur et cherchent dans de nouvelles épouses les charmes que la première a déjà perdus.

Le mariage est souvent une convention faite entre deux familles; sa ratification dépend de la volonté des deux futurs époux.

Un jeune homme veut-il se marier, il s'informe d'une épouse, on lui dit si elle est belle, laborieuse. Le parti trouvé, les conditions se débattent entre les deux familles. Le contrat se passe devant le cadi ou le mufti, quelquefois même devant l'un et l'autre, comme autorité civile et religieuse, à l'imitation de l'usage français. Peu de jours avant, le père de la future a donné tout ou partie de la dot promise; et le mari a envoyé la somme destinée à parer sa jeune épouse. Elle apporte comme trousseau : de la laine pour les matelas, du linge et des vêtements. Le matin du jour des noces, les tambours et les cornemuses viennent donner leur aubade dans la cour de la maison habitée par la jeune fille. Après la cérémonie du mariage, célébrée chez le cadi ou chez le mufti, on donne à tous les invités quelques rafraîchissements; la nouvelle épouse n'y assiste pas, elle se retire dans sa chambre, où elle reste entourée des femmes de la noce. Le soir, elle se rend avec elles au bain, pendant que le mari de son côté s'y rend également avec ses parents et amis, puis chacun s'en

MŒURS ARABES.

Mariage.



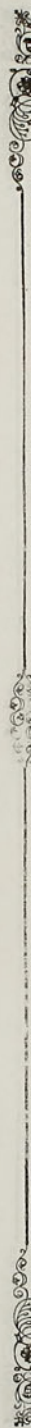
Philippoteaux del.

Nargoot sc.

L'épouse offre, dans le creux de sa main, de l'eau à son époux.

Journal des Demeurelles.

18^e année N^o IV.



retourne chez soi. Vers huit heures du soir, une mule, plus ou moins richement harnachée, arrive devant la demeure de l'épouse, on assujettit sur son dos une sorte de palanquin dont les rideaux sont hermétiquement fermés. Deux des plus proches parents vont alors chercher l'épousée dans sa chambre et l'amènent par la main sur le seuil de la porte, aux cris de salutation : lou, lou, lou ! répétés plusieurs fois par toutes les femmes. Lorsqu'on a placé la mariée sur sa mule, un proche parent marche devant elle, portant une sorte de candélabre sur lequel brûlent une quantité de bougies. Derrière elle, marche toute sa famille, chacun portant un cierge allumé, dont le degré de longueur indique le degré de parenté. Pendant le trajet, il est encore d'usage que la mariée fasse entendre une sorte de cri assez peu harmonieux, et qu'elle rend fort bizarre en se frappant le menton pour produire le son : hua, hua, hua ! Lorsque la procession est arrivée au logis conjugal, on introduit la

mariée dans la chambre de son époux. Celui-ci se lève, la prend par la main et la fait asseoir à sa gauche. Alors est arrivé le moment le plus critique, *car cet époux ne l'a pas encore vue* ; il l'a prise sur parole ; tant mieux si sa chance est heureuse ! On les laisse seuls ; le jeune homme lève le voile qui va décider la terrible question : *je l'aimerai ou je ne l'aimerai pas*.

Si elle ne lui convient pas il la renvoie, ou seulement se retire ; ce cas se rencontre rarement parmi les gens comme il faut ; le mari accueille sa femme avec empressement si elle lui plaît, avec égard si elle ne lui plaît pas ; et, à moins d'infirmité ou de laideur repoussante, il la garde.

Alors, sur un signe du mari, entre une machsta (femme chargée de la toilette des mariées), elle donne à boire aux époux quelques gorgées d'eau dans le creux de sa main ; les époux s'offrent mutuellement à boire par le même moyen, et la cérémonie du mariage est entièrement terminée.

M^{me} LAURE PRUS.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

« Donne-toi des talents, cultive ton esprit, »
Disait une mère à sa fille ;
« La beauté passe, et quand on y survit,
» C'est par l'esprit encor, par les talents qu'on brille. »
Mais la fille, à jamais comptant sur sa beauté,
Méprisait tout autre avantage.
Dans les eaux du lac argenté,
Dont ses pieds foulaient le rivage,
Elle admirait avec fierté
Son indolente et belle image,
Un paon suivait ses pas. C'était un favori,
Dont la vanité complaisante
Aimait à déployer sous sa main caressante

L'or et l'azur d'un cou mollement arrondi,
Et le riche éventail d'une queue éclatante.
« Oui, disait-elle, oui, mon oiseau chéri,
» Rien n'est beau comme toi, ton port et ton plumage.
» Quel hôte ailé de ce bocage
» Oserait se montrer quand tu parais ici? »
Un rossignol l'osa ; mais la hautaine injure
Accueillit sa témérité
« Va te cacher, oisillon effronté !
» Quelle robe ! quelle tournure !
» Qu'il est chétif et laid ! Que faire, en vérité,
» De cette frêle créature ? »

Indifférent et dédaigneux,
Comme un homme d'esprit qu'une gazette offense,
Le rossignol, d'abord silencieux,
De rameaux en rameaux sautille, se balance ;
Monte, descend, remonte, et se posant enfin
Sur la branche d'un sycomore,
Laisse échapper de son gosier sonore
Un prélude charmant, que suit le chant divin
Dont il venait, chaque matin,
Saluer la naissante aurore.

La jeune fille écoute et le cherche des yeux :
De ces sons enchanteurs son oreille est ravie.
« Quoi ! dit-elle, c'est lui qui lance dans les cieux
» Ces éclats, ces flots d'harmonie ?
» Que ces accords sont purs, brillants et gracieux !
» Qu'il module avec art ses airs délicieux !
» Quelle suave mélodie ! »
Des éloges flatteurs dont un autre est l'objet
Le paon n'est pas trop satisfait.
Pour ramener vers lui les yeux de sa maîtresse,
Il redouble de soins et de grâce et d'adresse,
Il fait le beau, le tendre, le coquet ;
Et de l'aile et du bec la flatte et la caresse.
« Oui, je t'ai vu, je t'aime, je te vois, »
Lui répond-elle avec impatience ;
« Laisse-moi l'écouter ! Attends, il recommence...
» Je t'admire toujours, mais tu n'as pas de voix. »
Le paon voit dans ces mots un reproche, un caprice ;
Il se pique d'honneur, et pousse un son criard

Comme eut fait le cornet d'un pâtre montagnard
Ou le hautbois d'un amphion novice.

Tout le bocage en tressaille de peur,
Le rossignol se tait et fuit à tire d'aile.

La jeune fille en montre de l'humeur,
Et lève sur le paon sa menaçante ombrelle.
Mais sa mère, en ces mots, rappelle sa raison :
« Pourquoi le menacer ? qu'as-tu donc à lui dire ?
» Il croyait que partout et dans toute saison,
» La beauté dans ce monde à tout devait suffire.
» Songe qu'en châtiant sa folle opinion,
» Ta vanité s'est condamnée ;
» Et souviens-toi de la leçon
» Que le rossignol t'a donnée. »

VIENNET, de l'Académie Française.

MÉLANGES.

LES VIEUX PONTS.

Oh ! si quelque ancien *maître-juré des ponts*, si l'un des membres de cette confrérie, moitié municipale, moitié artiste, instituée par Charles VI pour surveiller et entretenir les ponts de la ville, cité et université de Paris ; si cet habile homme *ès œuvres de charpenterie* pouvait revenir au monde pour se promener le long des quais et des ponts de la rivière, comme il serait frappé d'admiration, comme il rendrait mille actions de grâces à la sagesse de nos prévôts des marchands et de nos échevins, au savoir-faire de nos architectes et de nos ingénieurs ! En effet, rien n'est plus différent de l'aspect sombre et triste du vieux Paris, que ces magnifiques boulevards plantés d'arbres, bordés de trottoirs, entre lesquels coule aujourd'hui la Seine ; que ces ponts hardis, massifs ou

légers, en pierre, en bois, en fer, à hautes arches, à voûtes presque plates, à plancher suspendu, jetés en tous sens sur le cours du fleuve ; que ce fleuve enfin, dompté dans ses plus furieux débordements, dans ses plus terribles débâcles, encaissé dans ses remparts inébranlables, se déroulant d'un cours majestueux à travers la ville qui se réjouit de le voir chargé de bateaux, et qui se mire coquettement dans ses eaux, à mesure qu'elle se fait belle en démolissant ses masures, en purifiant ses boues, en construisant des palais, en se donnant de l'ombre et de la fraîcheur.

Autrefois, il n'y a pas plus d'un siècle, la Seine était invisible dans le centre de Paris ; il semblait qu'on eût pris soin de la cacher comme une chose impure et dé-

plaisante ; ce ne fut pourtant pas pour empêcher l'attraction du suicide qu'on était à la population la vue de l'eau : en ce bon temps, on ne se noyait guère que par accident, et l'on tenait davantage à la vie, qui n'était pourtant pas meilleure. Mais les bords de la rivière avaient tant de charmes et d'utilité pour les habitants, que ceux-ci se disputaient le privilège d'y avoir une maison bâtie sur pilotis. On respirait un si mauvais air dans les rues de la capitale, que l'air humide et aquatique de la Seine devenait un objet de luxe et de volupté. D'ailleurs, un logis sur l'eau se débarrassait plus facilement de ses immondices qui, dans les autres quartiers, privés d'égouts et de nettoyage public, s'amoncelaient journellement, et finissaient par exhausser de plusieurs pieds le sol de la rue, en sorte que le pavé du roi disparaissait sous une couche épaisse de fumier, où les hommes et les chevaux remuaient à leur passage ces exhalaisons putrides, germes permanents des pestes et des épidémies qui n'éclataient pas sans remplir tous les cimetières de la *bonne ville*.

Les ponts et les quais étaient des rues semblables aux autres, avec des maisons à trois et quatre étages, qui fermaient l'horizon de cette belle rivière, célèbre par la douceur exquise de ses eaux et par la richesse de son commerce. Un étranger nouveau-venu à Paris passait vingt fois sur la Seine sans le soupçonner, et pouvait quitter Paris en pensant que ce grand fleuve n'avait jamais arrosé l'antique Lutèce, malgré le témoignage des historiens et des cosmographes. C'est ce qui arriva au Dante. Cet illustre poète italien, lors de son voyage à Paris, alla loger dans une hôtellerie qui regardait le petit ruisseau de la Bièvre, pour avoir sous les yeux une eau courante à ciel découvert. Chaque côté de la Seine ressemblait à une forêt ténébreuse, infecte comme les soupiraux de l'enfer, tant il y avait de sales cloaques parmi les poutres et les piliers qui soute-

naient une ligne de maisons, de moulins et de fabriques. La navigation sous les ponts était très-dangereuse, à cause des madriers et des faisceaux de charpente hérissés de toutes parts ; ça et là des roues de moulins, des digues, des vannes, des obstacles de toute nature, des écueils à fleur d'eau ; puis, des fenêtres, des toits, des sentines, on jetait dans la rivière tout ce qui était capable d'encombrer et d'empoisonner son lit ; enfin les seaux des puits, les cordes des poulies, les crampons et les filets des pêcheurs, descendaient sans cesse en criant ; et, pour compléter le tableau, des nuées de pigeons voletaient autour de leurs colombiers avec d'interminables roucoulements, qui se mêlaient au martellement des forges et aux cliquetis des moulins fonctionnant jour et nuit.

Aussi une inondation avait-elle alors les plus sinistres résultats : des ponts, des maisons, des familles entières, étaient emportés ; l'incendie d'un bateau mettait le feu dans tous les quartiers : la Seine s'indignait plus souvent des barrières que chaque riverain osait lui imposer, alors elle se levait menaçante, elle arrachait les pilotis, renversait des pignons, entraînait des arches chargées de boutiques et de marchands, engloutissait et dispersait ces débris, excepté quelquefois un berceau d'enfant qu'on retrouvait flottant à la dérive, comme celui de Moïse sur le Nil. Mais ces graves enseignements n'étaient pas écoutés, et le lendemain de la ruine d'un pont, les ouvriers se mettaient à l'œuvre pour le réédifier au même endroit et avec les mêmes vices de construction ; seulement les bons bourgeois écrivaient sur la garde de leur livre d'heures : *Ce jour d'hui... en l'an de grâce du Seigneur... le pont... a chu dans la rivière avec un merveilleux dégât ; on le refait aux dépens du roi et de la ville ; le nouveau pont sera le plus beau qui fût jamais vu. Deux ans après, le plus beau pont tombait de même que le précédent.*

LE PETIT-PONT.

Le *Petit-Pont* est le plus ancien de Paris, du moins la place qu'il occupe; car, avant que Jules-César eût soumis *Lutèce* à la domination de Rome, un pont de bois à cette place joignait la rive gauche à la Cité, qui renfermait toute la ville composée de cabanes rondes et basses. Ce pont fut brûlé une première fois par les habitants révoltés avec une partie des Gaulois, contre Labiénus, lieutenant de César. Il fut renversé par les glaces, lorsque les Normands assiégèrent Paris en 886 : à cette époque, ce pont était protégé par une forteresse, nommée le *Petit-Châtelet*, qu'on a démolie peu d'années avant la Révolution. Cette forteresse avait résisté, disait-on, aux attaques des Romains. Nos grands-pères se souviennent encore de ces grands murs noirs, où s'ouvraient à peine d'étroites fenêtres grillées, rongées par les sièges et par l'humidité de la rivière, ombragées de plantes grimpantes qui en faisaient une ruine pittoresque, en regard de son contemporain, le palais des Thermes.

Au douzième siècle, le *Petit-Pont* est en pierre : c'est un évêque de Paris, Maurice de Sully, qui le fait rebâtir, pour que les fidèles de l'autre rive puissent se rendre aux cérémonies de son église; pour que les pauvres et les malades n'aient pas à payer le transit aux bateliers, en allant présenter leurs infirmités et leur misère aux reliques de la cathédrale, aux aumônes de l'Hôtel-Dieu.

Au treizième siècle, ce sont des orfèvres et de riches marchands, sans doute des Juifs, qui se sont emparés du *Petit-Pont*, et qui en ont fait un bazar resplendissant d'orfèvrerie, d'étoffes, de brocart et de ces marchandises de l'Orient, avec lequel les Croisades avaient établi des rapports fréquents de commerce et de religion. Mais comme ce pont en bois fut détruit par les eaux en 1280, 1296 et 1325, on attribua probablement aux Juifs, qui l'ha-

bitaient, les catastrophes successives dont le fleuve et l'ignorance des maîtres des ponts étaient seuls coupables; car dans ce temps-là, les pauvres Juifs se trouvaient en butte à de cruelles persécutions, encouragées par l'aversion populaire, et ils se couvraient en vain du nom de Lombards pour échapper à la prison, au fouet, au bannissement et à la confiscation.

En 1394, un Juif, appelé Denis de Machault, se convertit et abjura le judaïsme, pour se délivrer des dangers attachés à son culte; mais il disparut l'année suivante, et ses coreligionnaires furent accusés de l'avoir tué en punition de son apostasie. Sur ce soupçon, sept Juifs entrèrent dans la prison du Châtelet : on les jugea, on les condamna à recevoir le fouet par tous les carrefours de Paris, quatre dimanches consécutifs. Ils subirent la moitié de la peine, et ils obtinrent de racheter le reste du supplice par une amende de 1800 écus d'or, lesquels servirent à reconstruire en pierre le *Petit-Pont*. L'usage qu'on fit de l'amende prouve que l'apostat Machault demeurait sur ce pont ou bien y avait péri. Une grande croix de pierre fut érigée en même temps derrière l'Hôtel-Dieu, pour faire mention de l'emploi qu'on avait fait de l'argent des Juifs.

Mais ce pont ne fut pas plus durable que les autres : il tomba l'année suivante; et Charles VI, qui était un infatigable bâtisseur de ponts, le fit refaire à grands frais : ce pont, grâce à de fréquentes réparations, subsista jusqu'en 1718, où il fut détruit de fond en comble par un incendie. Un enfant s'était noyé, le 20 avril de cette année-là, sous le *Petit-Pont*; sa mère éplorée cherchait le corps de la victime, que le fleuve ne lui avait pas rendu; le soir, elle prit un pain bénit au nom de saint Nicolas, y planta un cierge allumé, le mit dans une écuelle de bois et abandonna l'écuelle au fil de l'eau, dans l'espoir que, par la permission du saint, l'écuelle s'arrêterait d'elle-même à l'endroit où était le

noyé. Mais l'écuelle s'en alla vers deux bateaux de foin amarrés au-dessus du pont de la Tournelle; le foin s'alluma tout à coup, et les cordes qui retenaient les bateaux étant brûlées, ces masses enflammées vinrent échouer contre les piles du Petit-Pont, qui prit feu avec violence; les maisons s'embrasèrent dans l'instant, et tout fut en cendres au bout de deux heures.

Cet événement, dont la clarté lugubre effraya Paris et surtout les habitants des ponts, produisit deux sages ordonnances

de police : défense fut faite aux bateaux de conduire des fourrages sous les ponts, et le Petit-Pont, reconstruit en pierre avec beaucoup de solidité, ne supporta pas deux rangées de maisons que remplacèrent des parapets, plus favorables au plaisir de la vue et à la circulation de l'air. Le pont était ainsi à l'abri du feu, et depuis un siècle, il a été battu en vain par les glaces et les débordements de la Seine.

P.-L. JACOB, *bibliophile*.

Economie Domestique.

ACACIA.

Cet arbre s'appelle aussi robinier, du nom de Robin, naturaliste, qui l'a introduit en France. Les feuilles de l'acacia, vertes ou sèches, sont une bonne nourriture : pour les vaches, elles leur font produire une plus grande quantité de lait; pour les moutons, les chèvres et les chevaux, bien que son écorce paraisse être un poison pour ces derniers.

Les robiniers, qui sont de haute futaie, donnent un bois de chauffage plus lourd que le bois de chêne, et en plus grande abondance que tout autre arbre, grâce à la rapidité de leur végétation.

Brûlé, ce bois produit le meilleur charbon.

Du robinier on fait des lattes, des rames, des cercles, des machines hydrauliques, les chevilles, les étançons des vaisseaux, et les pieux des pilotis, car ce bois résiste longtemps à l'eau et à la corruption.

Les vieux robiniers servent à la menuiserie, à la marqueterie, à l'ébénisterie et à la charpente.

La décoction de branches d'acacia produit une teinture jaune qui teint les étoffes, mais qui passe comme toutes les teintures végétales.

SIROP DE FLEURS D'ACACIA.

Enlevez les calices et les pédicules de ces fleurs, placez-les par couches dans un bocal, en les alternant avec des couches de sucre en poudre. Au bout de vingt-quatre heures, jetez dessus de l'eau bouillante, laissez infuser vingt-quatre heures; passez à travers un entonnoir de papier Joseph posé dans un entonnoir placé dans une bouteille. Préparez un sirop de sucre,

et ajoutez-y la liqueur que contient la bouteille. Faites bouillir ensemble ce mélange, et quand il vous semblera assez épais, versez-le dans la bouteille.

Ce sirop peut remplacer en médecine le sirop de violette; il a un arôme agréable, convient dans la toux, et est très-stomachique.

ALOYAU A LA CUISINIÈRE.

Prenez un morceau d'aloyau, piquez-le de gros lard roulé dans du persil haché, du sel et du poivre. Ficelez-le, mettez dans une casserole le reste de votre lard, ca-

rottes, navets, oignons, sel, poivre, muscade, girofle. Placez au milieu de tout cela votre morceau d'aloyau, ajoutez un verre de vin blanc et de l'eau, assez pour le cou-

vrir; couvrez bien la casserole, mettez-la sur un fourneau, et faites cuire à petit feu pendant trois heures. Vous pelez douze pommes de terre jaunes, vous les placez au fond de la casserole que vous recouvrez bien, et laissez bouillir pendant une heure, ce qui fait quatre heures. Retirez l'aloyau sur un plat, rangez les légumes tout au-

tour, placez ce plat sur la cendre chaude, et recouvrez-le de manière à ce que ce qu'il contient ne se refroidisse pas; dégraissez le fond de la casserole, faites réduire à grand feu la sauce de moitié, passez-la dans une passoire en la versant sur l'aloyau.

CRÈME D'EAU D'ANIS.

Achetez une once et demie de graines d'anis, entières (46 grammes 87 centigrammes), deux pintes (1 litre 86 centilitres) d'eau-de-vie à 22 degrés, deux livres et demie de sucre (12 hectogrammes 5 décagrammes); mesurez une pinte d'eau

(93 centilitres). Mettez infuser l'anis dans l'eau-de-vie pendant six jours. Faites fondre le sucre dans l'eau. Mêlez le tout ensemble et passez à travers un entonnoir de papier Joseph. Cette liqueur est bienfaisante, elle calme les coliques.

CORRESPONDANCE.

Puisque tu t'intéresses à l'amitié qui existe entre Florence et moi, je te tiendrai au courant de nos causeries; à une condition, c'est que tu supposeras que Florence c'est toi, et que, si tu étais près de moi, nous causerions ainsi ensemble. Je sais bien que ton amitié ne peut être jalouse... mais la mienne sera plus à son aise... C'est convenu, n'est-ce pas?

« Eh bien! me dit en entrant Florence: *les jours se suivent et ne se ressemblent pas!* En échange du bouquet de violettes que tu m'as donné, je t'apporte des flocons de neige. Quel printemps, bon Dieu!... Comptez donc sur l'almanach! — Tu as bien raison, c'est compter sans le vent qui hurle, la grêle qui clapotte, et la neige qui danse et tombe... décidément, le doux printemps est un mot trop vieux, on ne le comprend plus... moi, je le traduis ainsi: rude hiver. — Crains de le fâcher! que deviendrions-nous, mon Dieu, s'il allait ne pas venir... même tard!... — Oh! oui: et *vaut mieux tard que jamais!* — Allons, ma chère, causons devant le feu, travaillons... Où en es-tu de ta planche? — Veux-tu m'aider à l'expliquer. — De

tout mon cœur. — Je vais commencer.

Le n° 1 est un col qui se brode au point de cordonnet, et se découpe partout où il y a un petit point; les œillets et le rond qui est au milieu des cinq feuilles se font au point de feston.

Le n° 2 est un sachet pour gants; il se brode au passé, sur moire blanche, rose, puce ou noire; les feuillages verts, les raisins noirs, les lettres en or. — Je trouverais ce dessin très-joli, exécuté au plumetis, en coton blanc, sur mousseline doublée de soie rose, bleue ou jaune.

— Je suis de ton avis. Le n° 3 est un encadrement de mouchoir qui se brode au plumetis, le feston extérieur se fait au point de feston: la moitié de ce mouchoir est après la 3^{me} fleur.

— Ce dessin est bien distingué, et en même temps solide. On peut, à l'une des cornes, au lieu de cette branche de fleurs, mettre ses initiales.

— Le n° 4 est un semé pour gilet d'homme, il se brode au plumetis; pour bonnet ou canezou, il se brode au point de cordonnet, alors il se découpe.

Le n° 5 est un semé de roses roses en-

tourées de feuilles ; ce semé sert pour fond de chaise, de fauteuil, de tapis de pied ; le fond peut être blanc, bleu-ciel, chocolat ou noir.

— Il me semble que l'on peut faire ces roses : rouges, avec un fond blanc, gris, jaune, ou vert-pomme ; ou bien encore : jaunes, sur un fond blanc, chocolat foncé, bleu de France ou rouge.

— Certainement. Pour une chambre à coucher, cette rose peut être : rose, rouge ou jaune ; on peut en faire six chaises différentes de fond : blanc, bleu-ciel, chocolat, rouge, jaune, vert-pomme, cela serait très-gai, très-meublant. Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées pour former cette rose.

Le n° 7 est une jolie dentelle au crochet, elle se fait dans sa largeur.

Le n° 8 est une autre dentelle, aussi au crochet, qui se fait encore de même.

— Ta planche n'a pas été longue à expliquer, ma chère Jeanne. Qu'allons-nous faire ? — Une de nos amies de province va être marraine ; elle me demande de lui choisir des noms... c'est fort embarrassant. D'abord, il faudrait connaître et le physique et le nom des parents de l'enfant, afin, puisqu'il est présumable qu'il ressemblera au père ou à la mère, que son nom propre puisse lui convenir, ne rime pas, et surtout ne jure pas avec son nom de famille... choses fort importantes ! car les noms influent quelquefois sur la destinée, et les parents ne doivent rien négliger pour assurer le bonheur de leurs enfants. — Je suis parfaitement de ton avis, d'autant plus que c'est celui d'un sage de l'antiquité, de Socrate. Voyons, prenons l'almanach, et cherchons dans nos souvenirs. — D'abord, j'ai en horreur les noms aux terminaisons étrangères, les noms prétentieux. — Je pense bien comme toi ; on ne doit porter que des noms de son pays, que des noms dont les patrons sont au ciel. Nous mettrons en regard les noms d'hommes et les noms de femmes. A nous deux.

Léonille	Léon
Astérie	Lucien
Émerance	Georges
Alxine	Alexis
Thérèse	Albert
Marguerite	Albéric
Bathilde	Léonce
Marcelle	Marcel
Clémence	Clément
Angèle	Pierre
Berthe	Adhémar
Lydie	Camille
Valérie	Valère
Béatrix	Firmin
Yolande	Albin
Léonide	Léonce
Hélène	Aymar
Faustine	Faustin
Auréli	Aurel
Irène	Valentin
Antonine	Antonin
Florence	Florentin
Jeanne	Paulin
Berthe	Robert
Juliette	Raoul

Et maintenant les marraines n'ont plus qu'à choisir. — Quelles étoffes crois-tu que nous porterons cet été ? — J'ai reçu des confidences de nos premiers magasins. Nous aurons des robes de gros de Naples chiné, — des robes de jaconas couvertes d'un fouillis de petites fleurs, — des robes de mousseline avec des volants festonnés, — des mantelets en soie, en jaconas ou en mousseline, avec des volants festonnés, — des katzawecks de taffetas, garnis de volants en droit-fil, ornés d'une dentelle de laine pareille au taffetas, car il y a de ces dentelles de toutes les couleurs... c'est assez laid, mais c'est la mode. On portera beaucoup de canezous en jaconas, avec des jabots : col, jabot, manchettes en broderie anglaise, ou bien en mousseline brodée à la pièce : col, jabot, manchettes festonnés en crêtes de coq. — Les chapeaux seront encore plus évases que cet hiver, cela me fâche ; il paraît que nous nous lassons d'être bien coiffées. — Je suis sûre que l'on portera toujours des bottines, — toujours des om-

brelles; — quant à celles qui sont fanées, je ne connais que le filet qui ne soit pas trop lourd pour les recouvrir. Il faut tailler en papier le modèle d'une des huit côtes de l'ombrelle, et le couvrir de filet, en commençant par le haut, et en rélargissant son filet à mesure que le modèle l'exige. Lorsque les huit côtes sont faites, on les réunit par un point passé à droite et à gauche. On fait ensuite cinq rangs de filet terminés par une frange, dont on entoure le dôme de l'ombrelle, puis on entoure de même le bas de l'ombrelle. En soie blanche, cela reviendrait un peu cher; en coton fin, cela ne coûterait presque rien. — Je crois, ma bonne Jeanne, que tu n'as plus qu'à nous expliquer ton rébus, car j'avoue ne pas l'avoir deviné... et cependant, je peux me vanter de connaître les proverbes de tous les pays, Sancho Pança serait distancé par moi. — Mais, si ce n'est pas un proverbe? si c'est un vers qui forme une maxime, une sentence... Par exemple: *Le temps qui détruit tout, cimente l'amitié.*

— Oh! très-bien! En effet, le Temps, de sa faux, détruit arbre, homme, monument. — Six mantes de formes et d'étoffes différentes sont suspendues comme dans un magasin de confection. — *L'Amitié*, sous les traits d'une jeune fille couronnée d'immortelles, tient un cœur dans sa main, et près d'elle est un arbre mort, entouré, caressé par un lierre... A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle un rébus! Mais, mon Dieu, ma chère, qu'il y a des journaux qui en donnent de niais, de gauches, de stupides! En revanche, ce qui me console de n'avoir pas deviné ton rébus, c'est que j'ai deviné l'énigme: *Les trois accents*, n'est-ce pas? — Oui! A présent, va voir ma mère, elle aime que nous soyons auprès d'elle à l'heure des visites, elle dit que notre présence égaye son salon. Je te suis. »

Il faut que je te quitte bien qu'à regret, ma chère et lointaine amie; adieu donc! ma première lettre sera plus longue, car j'aurai plus de choses à te dire. J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 avril 1704. — MORT DE BOSSUET.

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon en 1627, d'une famille de robe; il fut élevé par un oncle paternel et destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique. Ses premiers essais laissèrent entrevoir toute la grandeur de son avenir; à seize ans, il soutint en Sorbonne une thèse qui obtint l'approbation générale, et son premier sermon, improvisé à l'hôtel Rambouillet, étonna cet aréopage d'esprits délicats et difficiles. Bossuet reçut la prêtrise en 1652, après s'être disposé à ce ministère redoutable sous la direction de saint Vincent de Paul, son guide et son ami. Il fut aussitôt nommé chanoine à Metz, et y passa sept années dans le silence et l'étude. C'est là que parut son premier ouvrage (*Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri*); c'est une solide réfutation des doctrines pro-

testantes, et l'Église sut dès lors quel défenseur Dieu venait de lui susciter. Obligé de revenir à Paris, il prêcha devant la cour de Louis XIV, et ce prince, qui avait à un haut degré le sentiment du sublime, fit écrire au père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fils. Dans l'espace de dix années (1659 à 1669), Bossuet publia ses premières *Oraisons funèbres*, son *Panegyrique de saint Vincent de Paul*, et son *Exposé de la Foi catholique*. Il fut nommé évêque de Condom et membre de l'Académie Française; Louis XIV lui donna la place de précepteur du Dauphin; le nouveau prélat, en acceptant ce dernier emploi, se démit aussitôt de son évêché, dont il craignait ne pouvoir remplir avec assez d'exactitude les obligations. L'éducation du Dauphin valut à la postérité

l'immortel *Discours sur l'Histoire universelle*, et beaucoup d'autres ouvrages sur les sciences et la philosophie. L'éducation terminée, il fut nommé premier aumônier de la Dauphine et évêque de Meaux. Cependant la fameuse assemblée de 1682 s'ouvrit; le génie de Bossuet en dirigea les délibérations, et ce fut lui qui rédigea les quatre articles sur les libertés de l'Eglise gallicane. Depuis la séparation de l'assemblée jusqu'à la fin de sa vie, Bossuet se consacra tout entier aux soins de son diocèse, où il ne dédaignait pas de faire le catéchisme aux petits enfants. Il vit les derniers événements du grand siècle; il gémit sur les rigueurs exercées contre les protestants; car s'il haïssait l'hérésie, il aimait et plaignait les hérétiques de toute

la charité d'un cœur chrétien et d'apôtre; il fut l'ami de tous les hommes illustres de ce temps fécond en génies; de Racine, qu'il consola du mauvais succès d'*Athalie*; de la Bruyère, de Boileau, de Santeul, du grand Condé, du maréchal de Schomberg, et enfin de l'abbé de Rancé, ce Spartiate du christianisme. Plein de jours et d'œuvres, il mourut le 12 avril 1704, en disant : *Fiat voluntas tua*. Son tombeau se voit encore dans la cathédrale de Meaux.

Ses ouvrages sont nombreux; les plus connus sont : *Histoire des variations des églises protestantes*; *De la connaissance de Dieu et de soi-même*; *Élévations sur les mystères de la religion chrétienne*; *Vie cachée en Dieu*; *Avertissement aux protestants*, etc., etc.

MOSAÏQUE.

L'ordre seul est économe.

Il se trouve toujours des ambitieux qui, pour s'élever, promettent le bien-être aux

malheureux; il se trouve toujours parmi les malheureux de pauvres dupes qui servent de marche-pied aux ambitieux.

MARBEAU.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18^e année.

Ayuntamiento de Madrid

N^o II.